52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 10 7 MARS 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	**Edition complète . . . . 18 fr.** **Edition partielle. . . . . 12 fr.**	ETRANGER	**Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.**

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy. 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Notes de Liturgie. — *Le Carême.* — I. L'institution primitive et son programme. *a)* Le fondement historique, 145. *b)* L'idée maîtresse, 146. — II. Les éléments de la liturgie quadragésimale. *a)* Le choix et ses raisons, 147. *b)* L'initiation baptismale, 148. *c)* La discipline pénitentielle, 149 — III. Coordination des éléments et progression des parties. *a)* Les deux étapes, 151. *b)* Le « Temps » de Carême, 151. *c)* Le « Temps » de la Passion, 153.

Questions de science ecclésiastique. — Quel est l'empereur Caius? L'adoration des bergers et des mages fut-elle une vraie adoration? Si oui, comment expliquer ensuite le caractère caché des trente premières années du Sauveur? 153. — Quels sont les droits et devoirs du Vicaire capitulaire par rapport au Chapitre? Un curé nommé administrateur par le Vicaire capitulaire peut-il faire son installation canonique? Les réunions du Chapitre doivent-elles avoir lieu périodiquement et dans un lieu déterminé? Les chanoines ont-ils le droit de connaître la situation financière de leur Chapitre? A quoi est tenu vis-à-vis du Chapitre le chanoine-curé? 155. — A quel auteur doit-on la formule *sentire cum Ecclesia*? 156. — L'émancipation existe-t-elle en droit canonique? Comment faire dans le cas d'un séminariste mineur que l'on voudrait tonsurer et incardiner dans un autre diocèse? 157. — Quelle est l'influence du péché véniel sur la vie de la grâce? 157.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : P. Buzy et L. Pirot, 158.

PRÉDICATION

Retraite pascale. — IX. Les signes auxquels on reconnaît la véritable pénitence, 129.

Carême sur le IVe commandement de Dieu. — XI. Le bon exemple, 132.

Courtes instructions sur le Symbole. — XXXVI. La Passion : Jésus meurt sur la croix, 137.

Pour la fête de S. Benoît. — Liturgie et travail, 141.

Pour Adoration perpétuelle. — *Allocution pour la messe de communion :* Nécessité de la communion réparatrice, 143.

Changements d'adresse

Prière très instante de joindre à toute demande de changement d'adresse l'ancienne bande et 1 fr. en timbres-poste. — Pour nos abonnés des Colonies françaises et de l'Etranger, ajouter cette petite somme au prix de l'abonnement de l'année suivante.

Pour le Carême

1° Voir sur la couverture du 31 janvier la liste des Carêmes publiés dans les années de la *Prédication* qui sont encore en vente à nos bureaux.

2° Sont de même en vente à nos bureaux les ouvrages suivants, qu'on pourra utiliser pendant le Carême prochain :

La Prédication des choses qui nous entourent, par l'abbé BALLANCHE, in 12 de 522 p., franco 9 f. (lectures originales pour les paroisses rurales) ;

Du même auteur : Douze Chemins de Croix, in-12 de 100 p., franco 2 f. 50 ;

Le Chemin de la Croix à Jérusalem, par UN PÈLERIN, in-12 de 72 p., franco 1 f. 50.

La souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*, par EBED-MYRIAM, in-12 de 35 p., franco 1 f.

PETIT COURRIER

Q. — Devant préparer une conférence sur la « liceité de l'adhésion au Mouvement d'Oxford, » pourriez-vous m'indiquer des auteurs qui me renseigneraient ?

R. — Je suppose qu'il s'agit non pas du fameux « Mouvement d'Oxford » qui aboutit à la conversion retentissante de John-Harry Newman, il y a près de cent ans, mais des « *Groupes d'Oxford* » qui sont un mouvement tout récent, créé par le pasteur luthérien Franck Buchman, à partir de

1921. Sur ce mouvement, qu'il faudra d'abord décrire et dont le caractère licite ou illicite, du point de vue catholique, apparaîtra ensuite sans peine, il faut lire l'article du P. du Passage dans les *Études* du 20 novembre 1934. Il a lui-même utilisé une brochure intitulée *Oxford Group*, par F. W. Rowlands, Lutterworth Press, 4, Bouverie Street, E. C. 4, Londres. — Le point de départ du mouvement est très juste, à savoir que la vie chrétienne est, avant tout, une « amitié » avec le Christ. Mais cette idée juste et même profonde est gâtée par l'indifférentisme dogmatique des adhérents. Ce sera le point à discuter dans la conférence.

Q. — 1° Afin de prémunir mes jeunes paroissiens qui s'en vont nombreux travailler à la ville, contre les doctrines socialistes et communistes, je voudrais leur faire une ou plusieurs conférences sur le socialisme et le communisme. Comme tant d'autres curés, je n'ai ni les moyens ni le temps d'aller fouiller dans des livres nombreux. Et cependant je voudrais exposer ces deux doctrines d'une manière claire et précise (si possible avec des témoignages socialistes et communistes), et donner une réfutation par les faits (c'est ce qui convainc le plus les ignorants) et par la raison.

2° Que me conseilleriez-vous comme commentaire récent des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* ?

R. — Ad I. 1° Socialisme : Croizier, *Grands Mots*, 12 f., Paris, Spes ; — Belorgey, *Le Socialisme chez les Ruraux*, 6 f., Spes.

2° Communisme : Rigaux, *Comment on alchimise un peuple*, 4 f. 50, Spes.

Ad II. *Rerum Novarum*, édition Tiberghien, 2 f., Spes ; — *Quadragesimo*, édition Action Populaire, 5 f., Spes.

Si c'est pour mettre entre les mains des ouvriers, prenez *Rerum Novarum à la portée de tous*, par J. Brandicourt, 32 p., 0 f 40, Abbeville, Éditions Charles Paillart ; — *En écoutant le Pape (Quadragesimo)*, par P. Sauvage, 6 f., Librairie de la Jeunesse Ouvrière, 7, rue St-Vincent, Paris 18e.

Q. — Je lis dans la *Prédication* de 1931, p. 86, vers le milieu de la 1re colonne, à propos de l'administration du baptême privé : « Mais si c'est un prêtre ou un diacre (qui administre le baptême privé), celui-ci doit, si le temps le permet, faire ensuite toutes les cérémonies qui dans le baptême solennel suivent l'infusion de l'eau, *et même celles qui la précèdent s'il est certain que l'enfant va mourir.* » Y a-t-il donc une décision récente prescrivant de faire les cérémonies qui précèdent l'administration du baptême ?

R. — La phrase que vous soulignez est une erreur du rédacteur. La suppléance des cérémonies omises a lieu, en effet, non pas aussitôt, à la maison, si le temps le permet, mais à l'église, quand on le peut (can. 759 § 3). Si l'enfant est sur le point de mourir, cette suppléance n'aura pas lieu. Le Code ne dit pas que dans ce cas il faut la faire à la maison ; au contraire, sa manière de parler indique que ce n'est pas permis.

Q. — Nous ne voyons pas très bien la place théologique de la « Médiation » de la Très Sainte Vierge. Si l'*Ami* a déjà traité cette question, veuillez nous donner les références.

R. — L'*Ami* en a parlé en 1925, p. 49. 550 et surtout 625, où il expose, d'après le Dr W. Scherer, les preuves scripturaires de cette doctrine. Voyez de plus la recension de l'ouvrage classique en la matière, *De Mediatione universali B. M. V. quoad gratias*, de M. Bittremieux, en 1927, p. 313.

Quant à la « place théologique » de la Médiation mariale, elle est facile à déterminer. C'est une conséquence, par rapport à nous, du rôle joué par Marie dans l'œuvre de la rédemption des hommes. Dans l'état actuel de la théologie, il faut dire que c'est une vérité théologiquement certaine, si l'on envisage la médiation de Marie simplement en général.

P. Centurioni, O. M. I — **L'essentiel du Chemin de la croix.** — In-12 de 30 p., 2 f. — Librairie Delbosc, 24, Cours Pasteur, Bordeaux.
Jean d'Escalette. — **A la suite du Christ.** *Recueil de sept méditations pour le Chemin de la croix.* — In-16 de 120 p., 4 f. — Paris, Casterman.

I — La brochure du P. Centurioni explique succinctement et clairement : 1° la manière de faire le Chemin de la croix pour gagner les indulgences ; 2° les fruits qu'on retire de cette sainte pratique. Elle se borne au point de vue canonique et ascétique et s'adresse de préférence aux fidèles pour les guider.

II. — *A la suite du Christ* se présente avec l'attrait de la nouveauté : nouveauté dans la forme, car le style est sobre, exempt des redondances et hyperboles qui abondaient jadis dans les livres de piété ; nouveauté dans le fond, car il s'inspire le plus souvent de la liturgie, vers laquelle la dévotion actuelle tend à s'orienter : on peut en juger par ces titres relevés sur la table des matières : le saint sacrifice de la croix et le saint sacrifice de l'autel ; Jésus, prêtre et victime de son sacrifice ; méditations tirées des épîtres de S. Paul. Signalons de plus un émouvant Chemin de croix pour les défunts, dont les considérations sont tirées de l'office et de la messe des morts.

Mlle Préceptis, agrégée de l'Université, professeur au lycée Victor-Duruy. — **Les Grands Auteurs classiques du Baccalauréat dans leurs œuvres essentielles.** — Tome I : *Le Dix-septième siècle.* — In-8 de 294 p., 18 f. — Croville, 20, rue de la Sorbonne, Paris 5e.

Ce livre est un recueil d'explications de textes et de plans de dissertations à l'usage des élèves de Première. Plans et explications sont choisis de façon à donner une connaissance claire des principaux auteurs du programme.

Ce recueil a sur les manuels similaires (sur celui de M. Roustan en particulier, aussi copieux qu'indigeste) l'avantage de partir des textes et d'en exiger une connaissance approfondie. Non pas une connaissance de philologue dans le menu détail de l'expression — c'est affaire à la licence ès lettres, — mais connaissance d'ensemble d'où puissent naître quelques idées générales nettes et réfléchies sur l'œuvre et sur l'écrivain. Idées que dès lors l'élève est prêt à mettre en œuvre dans une dissertation qui n'est plus une tranche de manuel mal digéré.

Ce livre serait particulièrement utile aux élèves appelés à travailler seuls : candidats ayant échoué à la session de juillet et désirant se préparer à la session d'octobre ; autodidactes désireux de combler les lacunes de leur formation. Il peut être enfin un guide précieux pour le professeur, par la méthode qu'il suggère comme par les applications qu'il en fournit.

Il a l'avantage de s'en tenir aux œuvres essentielles groupées en sept chapitres : — I. Les Tendances agissantes au XVIIe siècle : La Préciosité. — II. La pensée morale au XVIIe siècle : Pascal (8 sujets de dissertation et analyse de la première Provinciale) ; Bossuet (4 dissertations et analyse du « Sermon sur la Mort ») ; La Fontaine (8 fables expliquées et 5 dissertations). — III. Le Théâtre : Corneille (comporte surtout une étude approfondie de *Polyeucte*, outre l'explication de quelques scènes du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*) ; Racine *(Andromaque, Britannicus* (étude très développée) et *Bérénice)* ; Molière (analyse d'une scène de chacune des grandes pièces, et sujets généraux) — IV La Correspondance : Madame de Sévigné. — V La Poésie lyrique. — VI. La Critique : Boileau. — VII. Les écrivains de transition : La Bruyère et Fénelon.

L'ORGANISATION SECRÈTE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

par J. MARQUÈS-RIVIÈRE

Tout Français conscient de ses devoirs doit être édifié : donc il doit lire ce livre.

Un fort volume 12 francs

Edit. Baudinière, 27 bis, r. du Moulin-Vert, Paris.

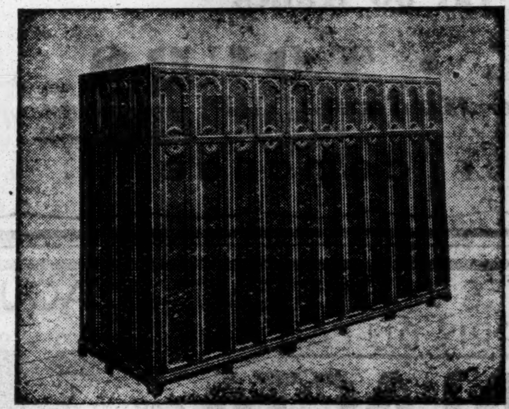
CHAUFFAGE DES EGLISES

ET SALLES D'ŒUVRES

par L'AEROTHERME "ETNA"

breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)

NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
16 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
50.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 490 fr. pour 17 dimanches.

Pas de Ventilateur

Peut se placer :
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches.
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs

Nombr. référ. (Basilique Ste-Philomène, à Ars, etc.).
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)

Maison de confiance, 40 ans d'existence.

— NERVEUX —

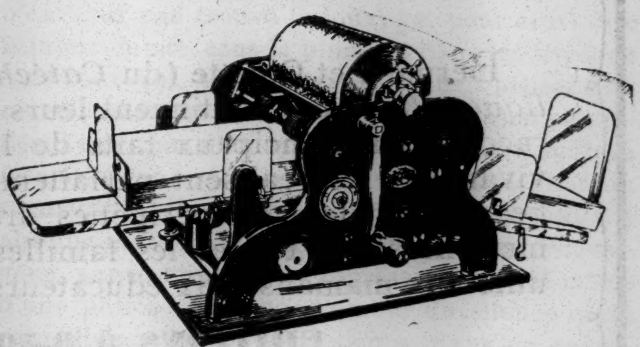
Vous qui cherchez un remède à vos maux : neurasthénie, irritabilité, insomnie, convulsions infantiles, crises nerveuses sous toutes formes, vous n'êtes pas incurables, quelle que soit la gravité de votre cas.
NERVIX pour les maladies bénignes.
ANTI-EPILEPTIQUE de LIEGE pour les cas plus graves. Demandez la brochure contenant tous renseignements suffisants pour traitement Lab. Fanyau. 52, r. Cl. Lorrain, Lille.

SECAM

48, rue Taitbout, PARIS-9e.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

construit à l'heure actuelle **7 modèles** de duplicateurs rotatifs du plus simple au plus perfectionné.



SECAM vous adressera documentation sur sa gamme d'appareils, des cotations très intéressantes pour fournitures d'appareils duplicateurs de toutes marques.

Reprise éventuelle d'appareils.

HOSTIES et VIN de MESSE

Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :

« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE des PAINS d'AUTEL de Pernes (Vaucluse) et sa filiale l'ŒUVRE du VIN de MESSE de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé MAME, curé de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

CLOCHES, CARILLONS

les plus sonores, les plus justes

Sonneries électriques des cloches

La plus ancienne Maison

F. CAUSARD, Colmar (Haut-Rhin).

Carillons { Dublin — Sacré-Cœur de Montmartre — Fribourg — Le Cateau — Mont Ste-Odille.

VÊTEMENTS ECCLESIASTIQUES

Maisons DELANNOY-Vve RIF réunies

MASSON & Cie Succrs, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6e).

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

Exigez la marque

TETRA

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

Les enfants ne doivent plus ignorer l'histoire de l'Église !

LA PETITE HISTOIRE DE L'ÉGLISE ILLUSTRÉE

qui vient de paraître, la leur apprendra en les amusant

Bernard et Colette (du *Catéchisme illustré* et des *Récits évangéliques illustrés*) continuent leurs voyages. C'est sur place qu'on leur raconte les principaux faits de l'histoire de l'Église ; dans ce cadre vivant ils les réalisent parfaitement. L'action se déroule comme un beau film plein de péripéties dramatiques. L'ouvrage est abondamment illustré. Toutes les familles devraient le posséder ; il sera très utile aux mamans, aux éducateurs et aux catéchistes.

ÉDITIONS à 8.50, 10, 12, 30 francs

MAISON MAME • TOURS

Agence à Paris, 6, rue Madame, VI^e^

Notice gratuite sur demande

PRACA

POÊLE À CIRCULATION ET PULSION D'AIR CHAUD.

Spécialement étudié pour le chauffage rationnel et économique des Églises et de tous autres grands locaux.

PLUSIEURS MILLIERS DE "PRACA" SONT EN SERVICE.

Catalogue et références franco sur demande et sans aucun engagement.

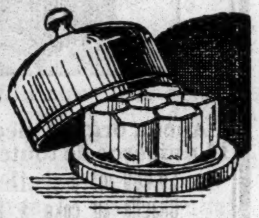
ÉTABLISSEMENTS G. POGGIO-NOVO. 3 BIS. BOULEVARD SALY VALENCIENNES.

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*

FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

FAITES VOUS-MÊME VOTRE YAOURT AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA



" Le gardien de votre santé "

NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

POLYCOPISTES

soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) 10 fr. T^tes^ ph^ies^ ou Chatelain. 2, r. Valenciennes, Paris

BON N° -

à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du D^r^ J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

Ami du Clergé du 7 mars 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Retraite pascale. — IX. Les signes auxquels on reconnait la véritable pénitence. 129.
Carême sur le IVe commandement de Dieu. — XI. Le bon exemple, 132.
Courtes instructions sur le Symbole. — XXXVI. La Passion : Jésus meurt sur la croix, 137.
Pour la fête de S. Benoit. — Liturgie et travail, 141.
Pour Adoration perpétuelle. — *Allocution pour la messe de communion :* Nécessité de la communion réparatrice, 143.

RETRAITE PASCALE

IX

LES SIGNES AUXQUELS ON RECONNAIT LA VÉRITABLE PÉNITENCE

Mes frères,

Nous avons étudié la nature de la véritable pénitence chrétienne et les motifs qui, non seulement la légitiment, mais doivent encore la susciter, on peut dire nécessairement, au fond des âmes de bonne volonté.

Peut-être ma dernière instruction a-t-elle pu vous laisser angoissés ; peut être, après avoir vu les motifs présents de faire pénitence, avez-vous pu vous reprocher intérieurement de ne pas être encore entrés dans les voies de cette pénitence chrétienne, ou tout au moins vous demander avec anxiété si la pénitence que vous aviez faite jusqu'ici était véritable. Pour vous rassurer, je voudrais vous dire les signes auxquels on reconnaît la vraie pénitence.

Dans ce but, rappelons-nous brièvement la notion que nous avons donnée de la pénitence. La pénitence, avons-nous dit, ne consiste pas seulement dans le désaveu de l'esprit réprouvant le désordre et la folie auxquels nous nous sommes laissé entraîner ; elle ne consiste même pas seulement dans la tristesse de la volonté regrettant de s'être écartée du chemin et de se trouver en opposition avec le bonheur éternel ; elle consiste surtout dans une résolution efficace qui dès maintenant nous arrête et, pour l'avenir, se propose de réparer.

Ce dernier élément de la pénitence, ce retour offensif de l'âme contre les puissances du mal pour les détruire, contre le péché pour l'arracher jusqu'en ses dernières racines, va nous mettre justement sur la route et nous indiquer les signes auxquels se reconnaît une pénitence profonde et vraie.

S. Thomas d'Aquin énumère ainsi les signes de la vraie pénitence : en premier lieu le silence, en second lieu la mortification, en troisième lieu la joie et la paix. Trois pensées que nous allons brièvement méditer pendant cette instruction.

I. — *Le silence*

Le premier signe, dit S. Thomas d'Aquin, par lequel se manifeste et auquel on peut reconnaître une vraie pénitence, c'est l'esprit de recueillement et de silence, s'installant en maître dans notre vie.

Le recueillement et le silence, faut-il, m. f., que j'essaie d'en faire l'éloge parmi vous ? Le recueillement et le silence, auriez-vous si peu lu que vous n'en ayez pas trouvé la louange, pour ainsi dire ininterrompue, sous la plume et dans les livres de tous ceux qui, avant d'écrire, veulent penser ? Le recueillement et le silence, y avez-vous si peu réfléchi que vous n'en ayez pas encore saisi toute la fécondité ? Alors je vous inviterai à méditer un moment la fécondité du silence et sa nécessité absolue en toute vie qui veut progresser. Pouvez-vous, par exemple, vous représenter l'essai même d'une philosophie, sans l'amour du silence et du recueillement ? Croyez vous que, dans un esprit, les pensées graves, nobles, lumineuses, superbes, puissent descendre et aboutir, si cet esprit ne s'est pas fait des habitudes ordinaires de solitude et de recueillement ?

Il y a un texte, dans l'Ecriture, que l'Esprit-Saint applique à Dieu, mais que l'on peut, après lui, appliquer à tout ce qui est noble et grand. « Dieu, dit l'Ecriture, n'habite pas dans l'agitation et dans le bruit. » Il faut étendre cette parole, il faut la développer. Dieu n'habite pas dans le bruit, ni rien non plus de ce qui est vraiment divin. Les grandes idées n'habitent pas, ne naissent pas dans l'agitation et le tumulte ; elles ont pour berceau nécessaire le recueillement et le silence. On dit que Diogène faisait de la philosophie en roulant son tonneau dans les rues, mais vous savez en quoi consistait la philosophie de Diogène : à chercher un homme ; et dans les rues, justement, il s'était habitué à en rencontrer si peu qu'il allumait sa lanterne pendant le jour, pour avoir une meilleure fortune.

La philosophie ne se fait pas dans le tumulte et le tracas, ni la poésie non plus, ni les beaux rêves, ni les envolées supérieures de l'imagination et de la volonté. Pour les fixer, ces vols rapides, ces pensées fugitives, ces rêves brillants, il faut du silence.

Et si vous vouliez que je descende encore et que peut-être je vous étonne davantage, après vous avoir montré dans le silence la condition essentielle de toute pensée élevée et de tout rêve fécond, je vous montrerais encore en lui la condition extérieure de toute action qui veut être réellement dominatrice.

J'ai eu tort, peut-être, de choisir les méditatifs et les penseurs ; j'aurais dû choisir les actifs, les conquérants, les guerriers. Ceux-là, quand ils veulent que leur épée lance vraiment des éclairs, quand ils veulent que leurs armes creusent vrai-

ment des sillons, ceux-là aussi, et plus que d'autres, se préparent dans le silence. Et vous n'avez qu'à ouvrir l'histoire : les plus fameux de tous les conquérants ont été des taciturnes.

Mais d'ailleurs, pour vous dire la majesté du silence, faut-il que j'en appelle à sa fécondité et à des exemples pris hors de nous-mêmes ? Non, m. f. Il me suffit d'en appeler à vous. Voulez-vous une preuve palpable que le silence représente, en ce monde, une des plus terribles majestés ? La voici : c'est qu'il n'y a rien que nous redoutions autant que le silence ; il n'y a rien que nous nous ingéniions davantage à chasser de notre vie ; il n'y a pas un hôte ni un visiteur que nous redoutions comme celui-là. Regardez le monde. A quoi travaille-t-il ? Il travaille à chasser le silence et à ne pas lui laisser une minute dans ses journées. Car, dites-moi, vos conversations, vos visites, vos théâtres, hélas ! et même vos correspondances, vos promenades, à quoi tout cela tend-il ? A mettre du bruit autour de vous et à empêcher que le silence vous approche et vous domine. Vous en avez si peur que vous préférez parler pour ne rien dire, plutôt que de le laisser s'asseoir au milieu de vous. Pourquoi donc ? Oh ! parce que si, dans vos salons, Mesdames, il y avait seulement dix minutes de silence, vous éclateriez de rire en vous regardant, vous vous demanderiez ce que vous faites, vous verriez immédiatement que vous ne faites rien, et votre ridicule vous apparaîtrait, et la vanité de votre vie se dresserait devant vous, vengeresse et ironique ! Mais, parce que vous parlez, parce que vous parlez beaucoup, il vous semble à la fin que vous avez fait quelque chose.

Si le silence venait dix minutes seulement dans vos salons et vos visites interminables, il vous montrerait autre chose encore que la vanité de votre vie : le mensonge de vos paroles. On peut se répéter, sous toutes les formules possibles, l'extrême plaisir qu'on a eu à se retrouver, ce sont des phrases qui ne résisteraient pas à deux minutes de silence ; car, si nous cessions de parler, nos traits se détendraient tout de suite et il y aurait sur eux un inexprimable ennui, et les visites, et les occupations mondaines, et la plupart de nos occupations quotidiennes se montreraient ce qu'elles sont véritablement : une fastidieuse corvée. Est-ce vrai, oui ou non ?

Le silence est fécond, il est majestueux, mais je n'ai pas dit encore toute sa grandeur. Il y a une dernière espèce de silence qui s'appelle le silence terrible.

Les silences terribles, ce sont les silences que l'âme crée autour d'elle pour se ramasser dans sa colère et pour doubler ses énergies. Les silences terribles sont les silences où l'âme se charge d'électricité, comme, pendant les jours d'été, vous voyez le ciel le faire parfois. Quand le ciel est déchaîné en des bourrasques de vent, on peut être sûr qu'il n'y aura pas d'orage, car la colère de la nature va passer dans ces coups de vent furieux, mais qui ne durent qu'une seconde.

Mais quand le ciel est en colère à certains jours d'été, regardez-le, écoutez-le : il se tait. Il s'abaisse doucement, sans un souffle ; dans les rues tout le monde se hâte ; les feuilles des arbres n'ont plus même une palpitation ; et cependant tout le monde a la sensation qu'il faut bien vite rentrer chez soi, parce que l'orage va éclater. Et il éclate, en effet, d'autant plus terrible, d'autant plus effrayant que le calme de la nature a été plus profond et plus tragique.

Ainsi pour la nature humaine. Ceux qui se fâchent, mais qui s'échappent en colère verbeuse, ceux qui crient, tempêtent, ceux-là ne sont pas bien redoutables ; laissez-les parler. Mais voulez-vous que je vous nomme ceux qu'il faut craindre ? ce sont ceux qui se taisent, dont vous ne devinez la colère et le bouillonnement intérieur que parce que leurs lèvres se plissent et que leur physionomie devient pâle. Ceux-là, redoutez-les ; ces colères silencieuses, tâchez de ne pas les mériter ; car je vous prédis que le jour où elles éclateront, elles se répandront en déluge d'outrages et de violences.

Faire pénitence, c'est se mettre en colère contre le péché, mais par une fureur efficace et durable, et donc par une fureur silencieuse qui trouve dans son recueillement même son élément et comme une source intarissable de renouvellement et de force. Ainsi, dans l'histoire de l'Eglise, vous pourrez bien me citer quelques grands pénitents qui ont parlé et qui ont écrit, un S. Augustin, par exemple ; c'est que Dieu voulait donner aux âmes pénitentes des phrases à se répéter intérieurement ; mais le plus grand nombre des pénitents de l'Eglise sont des silencieux. Et si vous en voulez une démonstration complète, cherchez parmi les Ordres religieux ceux qui sont, d'une façon plus spéciale, consacrés à la pénitence, ceux qui même, dans l'opinion du monde, accueillent, abritent, consolent les âmes ramenées à Dieu des abîmes du péché. Parmi ces Ordres religieux, vous citerez, en première ligne, les Chartreux et les Trappistes. Eh bien ! dans ces cloîtres pénitents par excellence, quelle est donc la grande discipline et en quoi la règle se résume-t-elle tout entière ? Chez les Chartreux et les Trappistes, le point principal et essentiel de la règle, c'est le silence crucifié ! Ces âmes, dont quelques-unes ont tout connu de ce monde, ces âmes qui veulent se venger d'elles-mêmes, vont d'instinct à ce silence, où leur colère perpétuellement se ramassera.

Et nous, où en sommes-nous à ce point de vue ? Quand nous pensons à nos péchés, m. f., très fréquemment il nous arrive d'en parler beaucoup trop. Nous ne cessons pas de vouloir y revenir. Nous sommes, disons-nous, toujours inquiets, dans la crainte qu'on ne nous ait pas bien compris, que nous ne nous soyons pas parfaitement exprimés, que tout n'ait pas été dit, jusqu'au dernier iota, jusqu'à la dernière virgule. Je veux bien qu'il y ait là un peu de bonne volonté, et vous m'accorderez qu'il y a aussi un abaissement, une

souffrance, une pénitence, mais si nous étions bien en colère, nous nous dirions : « Nous avons besoin de toutes nos énergies pour cette revanche du bien sur le mal, il faut y penser toujours, mais sans en parler jamais ! »

II. — *La mortification*

Cependant, m. f., le silence où s'amassent les violentes colères, n'est pas le seul signe de la pénitence ; elle se doit traduire encore par ce que j'ai appelé la mortification. Après l'orage qui se forme, l'orage qui éclate. Mais qui éclate comment ? Par la foudre, par le tonnerre qui tombe, comme on dit vulgairement, non point par des éclairs perdus à l'horizon, mais par du tonnerre qui tombe, qui incendie et qui brûle.

Le second signe de la pénitence véritable, c'est, vis-à-vis de nous-mêmes, de toutes nos occasions de péchés, la mortification effective. S. Paul en a donné en un seul texte la raison et la formule, quand il a dit en substance : « J'ai un corps, il a été rebelle, je m'en suis servi comme d'un instrument de péché, c'est à lui qu'il faut que j'attribue la plupart de mes défaillances et de mes chutes. Aujourd'hui, je suis converti, j'ai un corps toujours, mais je vais le prendre et, puisqu'il a servi au mal, je m'en vais le faire servir au bien. Ah ! mon ami, tu as voulu être maître ; eh bien ! moi, je veux maintenant que tu sois esclave ; tu as voulu m'asservir ; eh bien ! moi, maintenant, je veux te mater ; je suis bien content de t'avoir encore, ce serait un désespoir si tu m'échappais, car tu as une véritable dette à me payer ; je te jure que je te ferai rendre jusqu'au dernier centime, marche maintenant. »

Ainsi raisonnait S. Paul. Ainsi ont pensé après lui, à travers toute l'histoire de l'Eglise, les grands pénitents : « J'ai un corps, il a servi au péché ; je m'en vais le faire servir, bon gré mal gré, à la vertu. » Ils se le sont dit avec une espèce de rage et, sur ce corps de péché, ils ont déchargé leur colère. Ils se sont complu à le torturer de toute manière, ils l'ont mis à la haute école, ce corps de péché. Et vous pouvez les nommer tous, les uns après les autres.

Cela te répugne, une plaie de lépreux : baise cette plaie de lépreux ! Cela te répugne, les ronces du chemin : jette-toi dans les ronces du chemin ; avec des buissons d'épines, fais ton lit, corps de péché. Mais je crois que tu es trop vif encore, il me semble que dans tes veines coule un sang trop vigoureux : tiens, voilà un étang et il fait froid ; corps de péché, jette-toi dans l'eau !

Et ainsi de suite, n'est-ce pas ? Je n'en finirais pas si je voulais rappeler seulement quelques exemples de nos saints. A leur aspect, je sais très bien quelle est notre attitude : nous disons que nous ne comprenons pas. Car nous sommes tellement forts, tellement intelligents, que tout en consentant à ce que les saints canonisés soient au paradis, nous refusons de penser qu'ils soient des modèles pour ce monde, et nous disons : « Sainte Elisabeth de Hongrie, S. François d'Assise, S. Benoît Labre, je les admire, mais vraiment ils n'étaient guère pratiques ! » Vous ne comprenez pas ; alors vous ne comprenez pas la colère et la pénitence !

Vous leur reprochez d'avoir été excessifs ; vous trouvez que sainte Elisabeth de Hongrie n'avait pas besoin de baiser les plaies des malades. Depuis quand la colère est-elle modérée ?

Oh ! je sais bien que nous ne sommes pas excessifs, nous ! Mais c'est parce que nous sommes calmes, que nous ne détestons pas assez le péché. Les saints, eux, voyaient rouge dans leur colère contre le mal. Et je ne vous demande pas, m. f., de voir rouge comme eux. Non seulement je ne vous prêche pas les pénitences excessives ; mais, si j'en avais le droit, je vous les interdirais. Seulement savez-vous ce que je vous prêche, ce que je vous demande ?... Je vous demande de dire à Dieu : « Mon Dieu, puisque pendant cette retraite je veux faire pénitence, puisque je veux arriver à Pâques purifié, puisque, pour faire pénitence, il faut se mettre en colère contre le mal et le frapper, puisque je n'en ai pas le courage, mon Dieu, je m'en remets à vous ; je ne me sens pas l'énergie de planter volontairement des croix sur mon chemin, mais votre Providence y pourvoira ; les croix envoyées par votre Providence, mon Dieu, je les accepte en expiation. »

Et voulez-vous que je vous les nomme, les croix d'aujourd'hui ? Voulez-vous que je vous les nomme, vos devoirs ? Devoirs d'épouses, de mères, de filles, de pères, de frères, d'amis ; devoirs du travail ou devoirs de la richesse, encore plus lourds parfois que les devoirs du travail, accomplissement de la volonté de Dieu. Croix d'aujourd'hui, les épreuves que la Providence, certainement, ne vous a pas ménagées ; épreuves anciennes ou épreuves récentes, épreuves auxquelles tout le monde a compati autour de vous, ou épreuves secrètes, que vous avez eu l'amertume de ne pouvoir confier à personne ; épreuves déjà arrivées, ou épreuves que vous prévoyez dans un avenir si proche que déjà elles vous martyrisent et vous font souffrir. Epreuves qu'encore une fois Dieu, dans sa tendresse, je le sais, n'a pas voulu totalement éloigner de vous.

Ces épreuves et ces devoirs, au lieu de nous déconcerter, devraient nous rassurer. Ces épreuves et ces devoirs, si nous étions véritablement pénitents, nous devrions leur tendre les bras et leur dire : « Venez, ô mes amis, venez, ô mes bien-aimés, venez, puisque vous êtes l'expiation et la pénitence, venez, puisque vous êtes la purification et le pardon, venez, puisque vous êtes la paix et que même, tout à l'heure, je vais pouvoir peut-être vous nommer la joie. »

III. — *La paix et la joie*

Car c'est là, m. f., le dernier signe de la pénitence véritable. Après le silence et le recueillement, après la mortification se traduisant par

l'acceptation des épreuves et des devoirs quotidiens, le dernier signe auquel, dit S. Thomas d'Aquin, se reconnaît une âme remontant vers Dieu, c'est la joie.

Ne l'avez vous pas constaté, même en ce monde ? Quand nous nous sommes bien mis en colère, est-ce qu'il ne se produit pas en nous un apaisement ? Est ce que, au bout d'une demi-heure, nous ne disons pas : « Ah ! je suis vraiment soulagé, je commence à me trouver mieux ; j'en avais tellement sur le cœur ! »

Dans cet apaisement, il n'y a pas seulement une détente nerveuse, il y a, visiblement, un sentiment très noble, le sentiment que la justice est satisfaite. Le prochain avait une dette à notre endroit, nous la lui avons fait payer et nous sommes quittes, et nous lui disons, avec grandeur d'âme : « Maintenant, n'est-ce pas ? tout est oublié. »

Ainsi, m. f., vis-à-vis du bon Dieu. Nous avions une dette envers lui. Le péché nous avait constitués ses débiteurs ; à mesure que nous faisons des mortifications, cette dette s'efface, décroît ; le sentiment de la justice qui se répare lentement, amène peu à peu dans la conscience une impression de confiance et de joie. « Mon Dieu, j'étais coupable et je n'osais pas vous regarder ; mais vraiment, depuis le temps que je peine pour vous, vous me permettrez bien, n'est-ce pas ? de lever la tête un peu ? »

Ainsi pensaient tous les saints du christianisme. Ce grand S. Paul que je vous citais tout à l'heure, après avoir dit à son corps : « Marche, mon ami, maintenant ! » s'écriait aussi : « Je surabonde de joie au milieu de toutes les tribulations. Comment voulez-vous que je ne surabonde pas ? Mon corps avait connu l'iniquité, mais il a été au fond de la mort ; je ne sais combien de fois il a été trahi, souffleté. Comment voulez-vous que je ne surabonde pas de joie, à la pensée que le bon Dieu ne peut plus m'en vouloir maintenant ? Comment cette liberté de conscience ne fleurirait-elle pas en cette satisfaction intime, que je suis un peu plus juste aujourd'hui qu'hier, et davantage ami de Dieu ? »

Seulement le degré de cette joie se mesure exactement au degré de mortification volontaire. Voyez-vous, nous ne sommes décidément pas habiles en vie chrétienne ! Nous nous plaignons toujours que cette vie chrétienne ne nous apporte aucune consolation, que Dieu ne nous rend rien, qu'il ne nous parle pas, que nous ne le voyons pas dans nos prières et qu'à l'église même nous n'avons pas le sentiment de sa présence ! Voulez-vous que je vous réponde ? Eh bien, le bon Dieu ne vous rend rien, parce que vous ne lui donnez rien vous-même ! Si le bon Dieu est silencieux et calme, c'est que vous-même vous êtes égoïste et lâche. Si vous voulez le forcer à parler, parlez-lui d'abord ; si vous voulez qu'il soit doux, soyez généreux ; si vous voulez qu'il vous console, vous, d'abord, montrez-vous ses fidèles et ses amis.

Mais quand tous les jours je vous vois geignant sous la croix qu'il vous impose, quand vraiment votre seule prière est celle-ci : « Mon Dieu, je vous aime bien, mais je voudrais bien ne pas vous servir ! » Quand votre seule façon de répondre à ses bénédictions est de lui demander de commencer par être heureux en ce monde pour l'être encore, si possible, davantage au ciel ; quand je vous vois rongés, en vie chrétienne, par ce mal qui s'appelle le naturalisme de l'âme ; je ne m'étonne pas, en vérité, que Dieu se montre vis-à-vis de vous avare de ses dons. Il ne peut pas être dupe perpétuellement, et il faut appliquer au Père du ciel ce qui est dit dans l'Evangile : « Donnez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira ! » Donnez-lui des mortifications, lui vous donnera des grâces de consolation et de douceur. Frappez votre corps, votre vie, et il ouvrira votre âme pour y entrer.

Que ce soit donc, en terminant cet entretien, notre résolution, et que notre prière à Dieu soit celle-ci : « Maître, je sens bien, puisque ce sont les jours de salut, que je dois faire pénitence. En examinant ma vie, je n'en retrouve pas les signes aussi parfaits qu'il le faudrait, mais je les retrouve pourtant, ébauchés du moins et commencés. Maître, faites que je progresse dans votre amour, dans mon dévouement, et que j'arrive ainsi au triomphe de la pénitence chrétienne. » Ainsi soit il.

CARÊME SUR LE IVe COMMANDEMENT DE DIEU

XI

LE BON EXEMPLE

> **Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ.** (I Cor., IV, 16).

Mes frères,

Quelle est votre ambition ? C'est de faire de vos enfants de bons chrétiens, n'est-il pas vrai ? Mais par quels moyens atteindre ce but ? Vous en avez deux : la parole et l'exemple. La parole qui éclaire, l'exemple qui décide ; la parole qui indique le bien et l'exemple qui porte à le faire ; la parole qui montre le devoir, l'exemple qui détermine à l'accomplir. Le premier de ces moyens, vous l'employez déjà. La formation religieuse de vos enfants vous incombe à vous principalement ; c'est un devoir auquel vous ne pouvez pas vous soustraire, et je me persuade que dans l'intérieur de votre famille vous êtes prodigues de leçons et de conseils.

Très bien ! La parole a son utilité : il faut parler aux enfants, leur rappeler leurs obligations quand ils les méconnaissent, et je suis loin de contester la valeur d'une sage recommandation. Mais je soutiens que la parole seule ne suffit pas ; je soutiens que la parole est impuissante et stérile quand l'exemple fait défaut ; je soutiens que les enseignements auxquels les œuvres ne répondent pas n'aboutissent à rien ; je soutiens que la leçon

contredite par l'exemple, démentie par la conduite, est une leçon méprisée. Disons donc aujourd'hui la puissance et la nécessité du bon exemple au sein de la famille.

I

Nul ne saurait contester l'efficacité réelle de l'exemple, bon ou mauvais, envisagé sous son aspect général. Le paganisme, par l'organe du philosophe Sénèque, a formulé cette maxime dont la vérité est indéniable : « *Longum iter per præcepta, breve per exempla* La route du précepte est longue, celle de l'exemple est courte. » En effet, l'instinct de l'imitation est inné au cœur de l'homme ; nous éprouvons tous une propension naturelle à mettre nos pensées à l'unisson des pensées de ceux qui vivent à nos côtés, à reproduire les actes que nous voyons s'accomplir sous nos regards. En un mot, l'exemple est la plus éloquente des leçons, la plus persuasive et la plus entraînante des prédications, la plus pressante des exhortations. Il parle plus haut que la voix ; il a un ascendant qui subjugue, une force irrésistible.

C'est l'affirmation de nos livres sacrés. Dieu nous appelle à la sainteté et, pour triompher de nos hésitations, pour porter la conviction dans notre esprit, pour entraîner notre volonté, il ne fait valoir qu'une seule raison, celle de l'exemple : « Soyez saints, parce que je le suis moi-même. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* » (Lév., XIX, 2) Notre-Seigneur n'a consacré que trois années à la diffusion de sa doctrine, tandis qu'il en a passé trente dans la pratique de toutes les vertus. Avant de prêcher, il a voulu agir : *Cœpit Jesus facere et docere* (Act., I, 1), afin que l'exemple contagieux de ses œuvres saintes vînt apporter sa force probante à son enseignement public. Un jour, il adresse à ses apôtres ce grave conseil, qui montre bien la haute importance qu'il attache à l'exemple : « Que votre vie brille comme une lumière éclatante et radieuse aux yeux des hommes témoins de vos actes méritoires. » (Matth., V, 16). Et l'une des dernières, mais aussi des plus significatives paroles tombées de ses lèvres divines, est celle-ci : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, ce que j'ai fait moi-même, vous le reproduisiez à votre tour. » (Jo., XIII, 15).

Après le Maître, Paul, le disciple, ose de son côté prononcer ce mot hardi, qui serait téméraire et prétentieux dans la bouche d'un autre : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » (I Cor., IV, 16).

Et, depuis dix-huit siècles, si l'Eglise est fière d'avoir enfanté toute une légion de saints, héros de la vie chrétienne, qui jalonnent son histoire, glorifient son nom et proclament sa fécondité maternelle, elle aime surtout à les placer sur notre route comme des phares lumineux, à nous montrer dans leurs personnes les charmes vainqueurs de la vertu et à nous adresser à nous, pour ces pèlerins du voyage de la vie, cette parole d'exhortation et d'encouragement : « Regarde, voilà ton modèle. » (Ex., XXV, 40). Lorsqu'on gravit les hauteurs escarpées d'une montagne, on marche d'un pas plus allègre et plus joyeux en apprenant que d'autres ont passé par les mêmes sentiers, escaladé les mêmes sommets, surmonté les mêmes difficultés. Et sur le champ de bataille, si un chef veut entraîner ses troupes hésitantes, il ne suffit pas qu'il parle, il faut qu'il se porte lui-même héroïquement en avant, comme Napoléon au pont d'Arcole, qu'il brave la mitraille, qu'il défie la mort le sourire aux lèvres, et c'est par l'exemple qu'il électrisera ses soldats et remportera la victoire. Quand nous voyons des amis et des frères payer de leur personne et faire preuve de vigueur, d'énergie et de virilité, il ne reste plus de prétexte ni d'excuse à notre mollesse et à notre inertie, et alors cette parole si connue de S. Augustin fait aussi bondir notre cœur : « Et pourquoi ne ferais-je pas à mon tour ce que d'autres ont pu faire avant moi ? »

De même, hélas ! dans le sens opposé, lorsque l'indifférence, l'oubli des devoirs religieux, la passion des jouissances terrestres reçoivent la sanction trop fréquente de la pratique commune, une infinité d'âmes suivent aveuglément ce courant qui les entraîne dans son sillage impétueux, trouvent dans cet usage généralisé la pleine justification de leurs propres vices et s'en autorisent pour éteindre leurs remords et s'endormir dans une quiétude factice et une sécurité trompeuse.

Or, s'il en est ainsi quand il s'agit de l'homme parvenu à sa maturité, jouissant de la plénitude de ses facultés et pouvant toujours à la rigueur réagir, en vertu de son libre arbitre, contre l'attirance la plus séduisante et la plus tyrannique, que dire du petit enfant dont l'âme, fleur à peine éclose, ne fait qu'entr'ouvrir sa corolle aux premières lueurs du matin, dont l'esprit et le cœur sont livrés sans défense à cet entraînement presque irrésistible ? On peut prédire qu'il est d'avance conquis et d'avance vaincu. Le torrent, qui déracine les arbres robustes, emportera, avec plus de facilité encore, la frêle et chétive plante dans sa course dévastatrice.

Il y a plus. Si l'exemple exerce une action d'une pareille intensité, d'où qu'il vienne, quel que soit son point de départ et quelle que soit la source d'où il jaillit, combien grande ne sera pas son efficacité lorsqu'il émane de cette autorité paternelle ou maternelle qui, pour l'enfant, est la plus haute et la plus sacrée de toutes, car elle est, à ses yeux, la personnification humaine de l'autorité divine !

On a remarqué que les enfants prennent l'accent et le langage de leurs parents, et aussi leurs vertus ou leurs vices. Lorsque vous voulez leur apprendre à écrire, vous placez sous leurs yeux un modèle. Eh bien ! dans l'intérieur de la maison, vous êtes, pères et mères, le modèle perpétuellement placé sous le regard de vos enfants. Si ce modèle est défectueux, vos enfants en copieront

les défauts ; s'il est parfait, ils en retraceront la perfection, et l'ancien adage y sera toujours vrai : « Tel père, tel fils ; telle mère, telle fille. »

Ici encore, nos Saints Livres nous fournissent maintes preuves de cette vérité. Abraham marche dans la voie de la justice, de l'obéissance et de la vertu, et il a la joie de voir son fils Isaac se modeler sur lui et suivre fidèlement ses traces. Tobie pratique avec héroïsme les préceptes de la miséricorde et de la charité, et il en est récompensé par les bénédictions du ciel qui s'épanchent avec une rare profusion sur ses descendants jusqu'à la troisième génération. La mère des Machabées préfère la mort à l'apostasie, et vous voyez ses fils, animés du même courage surnaturel, courir joyeux au devant des tortures et ceindre leurs fronts de la couronne glorieuse des martyrs. L'officier de Capharnaüm fait un acte public d'adhésion et de foi à la divinité de Jésus-Christ, et sa famille tout entière s'empresse, comme lui, de se convertir à la doctrine évangélique. A l'encontre, Jézabel, reine vicieuse, mère dénaturée, donne à ses enfants l'exemple d'une monstrueuse perversité, et sur le trône d'Israël, à sa suite, vous comptez une longue et misérable lignée de princes qui traînent dans la fange de l'impiété et de la dépravation leur diadème royal.

Au surplus, est-ce que le bon sens le plus élémentaire ne suffit pas à démontrer que ces conclusions sont rigoureusement fatales ? L'enfant est, sans qu'on s'en doute, un grand logicien. Il a l'œil observateur et inquisiteur. Sa curiosité est perpétuellement en éveil. Rien de ce qui se fait en sa présence n'échappe à sa sagacité. Les actes de son père et de sa mère sont constamment devant ses yeux comme un livre ouvert et un tableau parlant, et tout, en lui, son instinct, sa logique, aussi bien que son cœur, l'incline à en faire la reproduction exacte et la copie fidèle. Si donc ses parents joignent à leur enseignement une obéissance scrupuleuse aux lois de Dieu et de la Sainte Eglise et la pratique consciencieuse de leurs obligations chrétiennes, l'enfant prendra aussi ce pli, se pénétrera de ces principes, et dans la plupart des cas suivra sans déviation le sillon qu'il trouve naturellement tracé devant lui. Mais si, à l'opposé, le père et la mère, par leurs actes de chaque jour, contredisent leurs leçons ; si leur vie privée est un démenti formel aux maximes qu'ils cherchent à inculquer à leurs fils et à leurs filles ; s'ils vivent, eux, dans l'indifférence religieuse ou, pis encore, dans l'incrédulité et l'inconduite, il est impossible que l'enfant, de son côté, ne subisse pas le contrecoup de ces exemples néfastes. Avec sa philosophie simpliste, mais implacable dans sa naïveté, il ne tardera pas à faire ce raisonnement : « Ces pratiques, qu'on m'impose, ne sont donc pas d'une nécessité absolue, puisque mon père et ma mère, plus éclairés et plus instruits que moi, jugent à propos de s'en affranchir. Je ne saurais être plus raisonnable que ceux dont la vie doit illuminer la mienne, et mon premier devoir est de les prendre pour modèles et pour guides. Leurs actions doivent être la règle la plus sûre de ma propre conduite. »

Cette réponse est sans réplique, et comment pourriez vous, pères et mères, vous insurger contre une argumentation que fournit à l'enfant la rectitude naturelle de son esprit ? Ne vous figurez pas, d'ailleurs, que dans sa candeur et sa simplicité il ignore vos défauts et vos négligences, ou que, les connaissant, il n'en saisit pas suffisamment la gravité et les contradictions pour en tirer les déductions que je viens d'indiquer. Ce serait une étrange erreur. L'enfant est, par un besoin de sa nature, continuellement aux aguets, sans que vous vous en aperceviez. Il épie sans cesse votre conduite. Vous aurez beau essayer, par un dernier respect de son âme, de lui dérober les secrets de votre vie, sa perspicacité percera tous ces mystères et sa clairvoyance mettra à nu, pour son préjudice et pour son malheur, toutes vos lacunes, toutes vos indigences, toutes vos défaillances spirituelles.

Ne dites pas davantage que vous saurez lui commander d'une main impérieuse, le plier sous le joug, l'assujettir à votre volonté de fer, l'astreindre, bon gré mal gré, à des pratiques auxquelles vous vous dérobez personnellement. Sans doute, même en ce cas, l'enfant vous doit l'obéissance, et son insoumission mériterait un blâme sévère. L'Eglise est là qui vous prête la main, qui prêche l'obéissance, la docilité à l'autorité, même quand elle est indigne de remplir sa mission. Le divin Maître ne disait-il pas, en parlant des mauvais prêtres de son temps : « Faites ce qu'ils vous commandent, n'imitez pas ce qu'ils font » ? Mais il ne faut pas se bercer d'illusions décevantes ; il faut prendre la nature humaine telle qu'elle est d'une manière habituelle. Voici donc ce qui arrivera infailliblement. Vos actes enlèveront toute autorité à vos injonctions, si énergiques soient-elles. L'enfant constatant une contradiction flagrante entre vos commandements et vos exemples, observera pendant quelque temps une obéissance muette et passive. Mais ce temps sera très court. Vos théories glisseront sur la surface de son âme, tandis que vos exemples y pénétreront profondément et y laisseront des impressions durables. De vos leçons il en appellera bientôt à vos œuvres, de vos sévérités vis-à-vis de ses faiblesses à votre indulgence pour vos propres fautes. Il aimera mieux vous imiter que vous croire. Il exigera l'absolution de ses défauts au nom des vôtres. Vos maximes, démenties et contredites par vos actes, deviendront pour lui des formules creuses, sans réalité, sans conséquence et sans but. Il se croira quitte envers la vertu lorsque, à votre imitation, il en aura parlé le langage ; mais aussitôt qu'il pourra se reprendre et se retrouver lui-même, reconquérir son indépendance, il en usera, soyez-en sûrs, pour se débarrasser de ces entraves gênantes qui le garrottent et de ces pratiques surannées que vous, les tout premiers, vous avez, depuis si longtemps, abandonnées.

Voilà, m. f., les conséquences désastreuses du mauvais exemple donné par les pères et les mères de famille. Mais ces conséquences, touchons-les du doigt davantage et montrons-en la gravité exceptionnelle, en disséquant tous les actes de votre vie et en entrant à ce sujet dans tous ses détails.

II

Le premier exemple que vous devez à votre jeune famille, c'est de prier. Or comment le remplissez-vous ? Vous vous levez, vous vous couchez tous les jours sans avoir fléchi le genou ni murmuré un soupir religieux ; vous vous mettez à table sans le moindre signe d'action de grâces envers Dieu. Et vous osez après cela dire à votre enfant : « Va faire ta prière » ? Mais ce Père que votre enfant implore n'est-il pas aussi le vôtre ? Ce symbole de foi a t-il plus d'articles et plus d'autorité pour lui que pour vous ? N'avez-vous pas un bon ange et un saint patron ? Vos deuils de famille ne vous commandent-ils pas la prière ? N'est-ce pas vous, en un mot, qui devriez prier le premier, sentir tout le premier la grandeur, le besoin, la nécessité de la prière ? Ne vous voyant jamais prier, qu'en conclura votre enfant ? Que toutes les formules qu'on lui a apprises à l'école ou au catéchisme sont autant de patenôtres, bonnes pour l'enfance, indignes de la jeunesse, ridicules dans l'âge mûr, qu'on doit apprendre pour sa première communion, mais qu'on se hâte d'oublier ensuite. Et la preuve, c'est que, quand on est père, on ne prie plus !

Voici le jour du Seigneur. On envoie exactement ses enfants à la messe, mais on s'en abstient la plupart du temps. Pour combien de chrétiens l'assistance aux offices se réduit à trois ou quatre démonstrations par an : à Pâques, à Noël, à la Toussaint, comme si cela suffisait pour être en règle avec la loi de Dieu. Et parmi les plus chrétiens, combien sacrifient le devoir religieux à un voyage, à une affaire, à une partie de chasse ! D'aucuns iront à la messe tant qu'ils sont à la campagne ; dès qu'ils sont rentrés à la ville, ils ne fréquentent plus le lieu saint. Dans l'hiver, on observera le jour du repos ; dans l'été, on le viole sans scrupule. Ici, on ouvre l'atelier ou le magasin toute la matinée du dimanche. Ailleurs on voit les domestiques accablés de travail pour disposer un repas ou ajuster une parure et par cela même empêchés de remplir leurs devoirs religieux. C'est ainsi, se dit l'enfant, que j'observerai, à l'exemple de mes parents, le repos du dimanche quand je serai grand.

La pénitence a ses jours réservés. Mais, ces jours-là, le scandale s'assied à votre table. Nous avons dit à vos enfants qu'il ne faut pas toucher aux mets que la loi de l'Eglise interdit les jours d'abstinence. Et c'est un père, c'est une mère qui leur donne ce mauvais exemple ? Vous aurez beau alléguer vos occupations, votre santé, et sur ces prétextes si peu fondés, vous violerez la loi en la faisant observer. Mais croyez-vous que vos enfants seront dupes de tous vos mensonges ? Ils savent mieux que personne que vous vous portez bien, que vos occupations n'ont rien que d'ordinaire et de tolérable, et que par conséquent vous n'avez nulle raison de vous dispenser d'un devoir facile à remplir. Mais je veux que votre table n'affiche jamais le mépris pour les lois de l'Eglise. Très bien. Mais pourquoi les enfreignez vous à la table d'autrui ? Pourquoi ces invitations acceptées les jours d'abstinence ? Pourquoi ce spectacle donné à vos enfants stupéfaits ?

Le temps des Pâques est arrivé. Vous voilà de nouveau en présence d'un grand devoir. Comment vous en tirerez vous ? Leur parlerez-vous d'aller à confesse ? Mais ils se diront tout bas : « Quel singulier devoir que la confession ! Il paraît qu'il est fait pour les enfants et non pas pour les hommes. » Ou bien, comme ces enfants naïfs qui sont la terreur des parents sans pratique et sans foi, ils vous demanderont tout haut : « A quel âge cesse-t-on de se confesser ? » Ou encore : « Papa, quel est donc votre confesseur ? » Affecterez-vous de vous taire ? Votre silence redoublera sa curiosité. Vous emporterez vous ? Vos violences arrêteront les questions sur les lèvres de l'enfant, elles ne feront taire ni sa pensée ni son imagination, jusqu'au jour où la réflexion lui donnera le mot de l'énigme et lui apprendra qu'on lui a joué une grande comédie et qu'on se moquait de lui.

Après la confession, la communion. S'il est possible, à la rigueur, que vous fassiez croire à un confesseur inconnu, ferez-vous croire à une communion invisible ? Mon père, ma mère ne communient pas, se dit l'enfant. Serait-ce donc qu'ils ne croient pas à la présence réelle de Dieu dans l'hostie ? Serait-ce qu'ils ne sont pas dignes de communier, qu'ils ont profané leur corps par le péché, souillé leurs mains par le bien d'autrui, gardé de la rancune dans leur âme, et qu'ils veulent obstinément demeurer voluptueux, injustes ou vindicatifs ? Et s'il n'y a rien de tout cela qui les éloigne de la Table sainte, ignorent-ils donc leur devoir ? Ou serait-ce le respect humain qui les arrête ? Ainsi, parents infidèles à vos devoirs, vous consentez à être aux yeux de vos enfants, ou des incrédules ou des pécheurs, ou des ignorants ou des lâches. Quelle honte !

Applaudissez-vous, si vous le voulez, de vos habiles subterfuges ; flattez-vous de cacher à vos enfants les misères de votre conscience, les vilenies de votre vie privée. Vous êtes percés à jour, vous êtes jugés. Et en vous jugeant, ils ont jugé que les sacrements ne sont pas plus nécessaires aux enfants qu'aux parents ; ils ont jugé qu'on peut parler d'une manière et agir d'une autre ; ils ont jugé que les titres de père et de mère dispensent au lieu d'obliger ; qu'on s'affranchit de certains devoirs en grandissant, que les préceptes du christianisme ne sont pas aussi rigoureux qu'ils en ont l'air ; ils ont jugé qu'il n'y a de religion que pour un âge, pour un sexe, ou, tout au plus, pour les enfants et les imbéciles. Ils ont jugé tout

à la fois et condamné leurs parents, leurs pasteurs, leur catéchisme, leur religion et leur Dieu.

Et qu'on ne se rassure pas sous prétexte qu'à défaut du père la mère observe les obligations chrétiennes. Non, en présence de ce duel au foyer domestique, vos enfants placés entre ces deux influences contradictoires pencheront presque toujours vers celle du père, c'est-à-dire vers celle qui favorise davantage leur esprit d'émancipation et leurs passions naissantes.

Que dis-je ? Une fois la digue traversée et l'écluse ouverte, ils descendront rapidement la pente du mal, ils marcheront plus vite et iront plus loin que vous dans la voie de la révolte et de l'impiété. En outre, n'ayant plus le respect de l'autorité de Dieu, que votre conduite leur aura appris à dédaigner, ils perdront en même temps le respect de l'autorité paternelle, dont la première est le fondement nécessaire. Vous n'observez pas, vous, pères et mères, le premier commandement du Décalogue ; pourquoi vos enfants observeraient-ils, eux, le quatrième, et de quel droit pourriez-vous exiger d'eux une obéissance que vous refusez, vous, systématiquement, à cet autre père qui est Dieu ? De telle sorte que vos exemples pernicieux opèrent sur vous ce que, dans les sciences physiques, on appelle le choc en retour, et que vous en devenez indubitablement les premières et infortunées victimes.

De plus, ces enfants réfractaires aux lois divines parce que vous l'avez été avant eux, fonderont à leur tour des foyers. Chefs de famille, ils auront, eux aussi, des enfants qui leur ressembleront ; et pendant que depuis longtemps votre corps sera en proie à la corruption du tombeau, pendant que votre nom, effacé de la mémoire des hommes, aura disparu dans la nuit de l'oubli, votre race rebelle comme vous aux préceptes divins, perpétuera dans des générations successives le déshonneur de vos exemples et la survivance de vos scandales.

Quelle perspective effrayante ! Quelles responsabilités redoutables pour vous, pères et mères, qui aurez été les causes initiales de cette longue chaîne d'iniquités ! Quel compte terrible vous aurez un jour à rendre au tribunal du Souverain Juge de ces exemples funestes qui ont amené la perte éternelle de tant d'âmes, que des exemples d'édification eussent infailliblement sauvées ! Jérémie pleurait sur les ruines de Jérusalem ; mais les ruines spirituelles appellent avec plus de raison encore nos gémissements et nos lamentations.

Faut-il après cela s'étonner d'entendre Notre-Seigneur lancer cet anathème : « Malheur à qui scandalise ce petit enfant qui croit en moi ! Mieux eût valu pour cet homme qu'on lui suspendît une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au milieu des flots de la mer ! » (Matth., XVIII, 6). Faut-il après cela s'étonner de la sévérité de Dieu condamnant à l'extermination tous les habitants de Chanaan parce que, par leurs mauvais exemples, ils avaient immolé, comme dit énergiquement la Sainte Ecriture, leurs fils et leurs filles aux démons de l'enfer ? (Ps., CV, 37). Ils ne font pas autre chose, les parents dénaturés qui, par leurs exemples d'indifférence, de blasphème et d'incrédulité, livrent, eux aussi, leurs enfants à l'esprit du mal ; ils l'autorisent implicitement à prendre possession de ces âmes qui n'appartenaient qu'à Dieu seul, et, en réalité, ils ne sont que des bourreaux et des meurtriers d'âmes : *non parentes sed peremptores*.

Oh ! pères et mères, réfléchissez, je vous en conjure, à ces conséquences ! Si, la main sur la conscience, vous êtes obligés de reconnaître que vous n'êtes pas exempts de reproches sur ce point capital et que vos exemples, au lieu d'être pour vos enfants un sujet d'édification, ont été pour eux une pierre d'achoppement et ont contribué à les détourner du chemin du devoir, arrêtez-vous sur cette voie de perdition et prenez la résolution décisive de commencer par être vous-mêmes ce que vous désirez que soient vos enfants.

Remarquez-le bien : en vous engageant dans les liens du mariage, en recevant de Dieu le diadème de la paternité, chacun de vous n'est plus l'être unique et solitaire qu'il était précédemment. Il est devenu, s'il est permis de parler ainsi, un être collectif. Vous êtes revêtus maintenant d'une mission sociale, vous avez désormais charge d'âmes. Vous ne pouvez plus vous sauver ou vous perdre tout seuls. Votre vie a son rayonnement nécessaire, bon ou mauvais. Vous entraînez inévitablement dans votre salut ou votre réprobation les êtres confiés à votre direction. Au devoir de votre sanctification personnelle s'ajoute donc l'obligation de procurer la sanctification de ceux dont vous répondez devant Dieu.

Si, seuls, libres et indépendants, vous n'eussiez peut-être pas trouvé au dedans de vous-mêmes la vigueur requise pour l'observation intégrale des commandements divins, vous devez désormais puiser cette force surnaturelle au fond de votre conscience, par cette considération que vous êtes l'objet d'une surveillance active et incessante, que des regards sont perpétuellement fixés sur votre personne, que ce que vous faites sera, sans aucun doute, copié et reproduit, et que des actions que vous accomplissez partent le mot d'ordre et l'orientation définitive de la vie des autres. Ne devez vous pas dire alors : « O mon Dieu, oui, dorénavant je vous serai fidèle à cause de ces âmes d'enfants dont vous m'avez remis la garde, dont mon indifférence compromettrait le salut, mais dont ma soumission assurera également l'obéissance et la docilité. »

Et pour imprimer à vos résolutions une énergie plus efficace encore, établissez des parallèles avec certaines maisons, pénétrez dans cet intérieur familial où le bon exemple se montre en permanence sous la figure d'un père, sous les traits d'une mère qui n'ont jamais dévié du chemin de la droiture, de la justice et de l'honneur, et dont l'existence tout entière, Evangile vivant, exhale le parfum de la piété et la bonne odeur de Jésus-

Christ. Quel contraste et quelle différence ! Ces parents vraiment chrétiens comprennent, eux, et savent remplir la mission qui leur est dévolue. Ils savent qu'ils peuvent, à la rigueur, déléguer à d'autres le soin de veiller sur leurs enfants, de les corriger et de les instruire, mais qu'ils ne peuvent se dérober et se soustraire au devoir du bon exemple, que c'est une obligation strictement personnelle, et que, sur ce point, la suppléance n'est pas possible. Aussi, ce qu'ils conseillent, ce qu'ils ordonnent à leurs enfants, ils commencent par l'accomplir les premiers. Ils livrent leur vie à ces heureux enfants comme un volume dont ceux-ci peuvent, en toute confiance, feuilleter les pages sans y rencontrer jamais une contradiction. Et ils ont le droit de s'approprier et de répéter la parole de S. Paul : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. »

Gloire à ces pères et ces mères de famille exemplaires ! Bénédiction à ces foyers privilégiés où Dieu, assis à la première place, remplit tout de lumière, de douceur et de paix ! Là, les habitudes chrétiennes pénètrent ainsi, par la force de l'exemple, le cœur de l'enfant, l'enveloppent, l'imprègnent jusque dans ses fibres les plus intimes, et, pareilles à ce flambeau que, dans le stade, se passaient de main en main les coureurs antiques, la foi et la vertu, dans ces familles modèles, se transmettent de génération en génération comme le plus riche des héritages et le plus précieux des patrimoines. Là, le père et la mère s'inspirent, en toute occurrence, de cette devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » et les enfants, à leur suite, se glorifieront des mêmes principes et marcheront vaillamment dans les mêmes sentiers. Là, le père et la mère ne craignent pas de déployer hautement l'étendard de leurs convictions religieuses aux yeux du monde. Mais noblesse oblige. Les enfants, à leur tour, regarderont comme un déshonneur de déchoir. Ils deviendront, eux aussi, des athlètes de la vérité et des chevaliers de toutes les saintes causes, inaccessibles aux lâches capitulations, ne transigeant jamais en face du devoir, ne sachant pas courber le front devant le mensonge et l'iniquité, et résolus à demeurer seuls, s'il le faut, sur la brèche, au milieu de la désertion universelle.

O parents chrétiens, qui avez ce courage et cette persévérance du bon exemple, vous donnez ainsi deux fois la vie à vos chers enfants. Dans cette descendance bénie, on reconnaîtra sans doute votre sang et votre physionomie, mais on reconnaîtra par-dessus tout l'empreinte de vos vertus. Votre âme aura passé dans celle de vos fils et de vos filles. Et quand la mort viendra vous arracher à la tendresse respectueuse de ces enfants qui, pratiquant le premier commandement de Dieu, pratiqueront aussi ponctuellement le quatrième, vous ne mourrez pas tout entiers ; vous laisserez après vous d'autres vous-mêmes qui perpétueront votre nom et vos exemples. Du fond du sépulcre, votre voix éteinte continuera de prêcher le devoir : *defunctus adhuc loquitur* (Hebr., XI. 4). Votre mémoire demeurera toujours vivante. Et si vos traits sont reproduits par la peinture ou la photographie, vos enfants, en montrant dans son cadre votre image souriante qui, certes, est gravée plus avant encore dans leur cœur, pourront dire avec un pieux et légitime orgueil : Voilà mon père, voilà ma mère ! Qu'ils soient à jamais loués et bénis, car ils m'ont légué l'exemple d'une vertu sans ombre, d'un honneur sans défaillance et d'une vie sans tache. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXXVI

LA PASSION : JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Mes frères,

Nous avons entendu les dernières paroles de Jesus crucifié. Désormais le Sauveur, ayant accompli à la perfection la volonté de son Père et réalisé à la lettre les Ecritures, est prêt pour le sacrifice suprême. En cinq mots, les plus tragiques qui aient été écrits par une plume humaine, l'Evangile nous en transmet le souvenir : « *Et, inclinato capite, emisit spiritum.* Puis, ayant incliné la tête, Jésus rendit l'âme. » Point culminant de l'histoire du monde, cet événement résume tout le dogme, toute la morale et toute la liturgie catholiques [1]. C'est l'idée autour de laquelle se grouperont aujourd'hui nos méditations.

I

La mort de Jésus en croix éclaire d'un jour nouveau les dogmes fondamentaux de notre religion. C'est tout d'abord la personne du Christ qui est enveloppée de cette divine lumière, lumière qui n'est pas visible sans doute pour nos yeux de chair, comme celle qui se manifesta jadis lors de la Transfiguration, mais qui est donnée sous forme intellectuelle à toute âme de bonne volonté pour mettre en plein jour l'humanité et la divinité du Sauveur.

Faut-il nous étonner que, dès les premiers siècles chrétiens, l'erreur se soit acharnée contre la personne du Christ ? Attaqué pendant sa vie mortelle, Jésus le sera encore après sa mort, sa résurrection et son ascension, jusqu'à la fin des temps, par l'esprit du mal qui ne désarme pas. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. » Ces mots de notre grand Pascal doivent être entendus sans doute au sens large ; ils ne signifient pas que Jésus ressuscité continue de souffrir, mais ils expriment avec la puissance du génie la continuité des attaques que l'incroyance et l'erreur ne cesseront de diriger contre lui au point de renouveler, si c'était possible, les souffrances et la mort du Calvaire.

[1] Nous empruntons cette idée à Cristiani, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*, t. III, p. 302 (note).

La divinité du Christ, niée pendant sa vie mortelle, continuera de l'être au cours des âges. Mais, chose plus étrange, c'est son humanité même qui est mise en doute dès les premiers siècles chrétiens. Les hérétiques qui se réclament de cette étrange erreur peuvent se ranger en deux groupes principaux : les Docètes et les Apollinaristes. Les premiers affirment que Jésus n'aurait eu de l'homme que les apparences. De là vient leur nom de *docètes,* tiré d'un mot grec qui signifie justement *apparences*. Les seconds lui accordent seulement une humanité tronquée. Selon eux, Jésus n'aurait eu de l'homme que le corps et la sensibilité ; quant à son intelligence, elle ne serait autre que la nature divine, le *Logos* ou Verbe, comme parle S. Jean, c'est-à-dire la seconde personne de la Sainte Trinité. D'autres hérétiques viendront, les Monophysites et les Monothélistes, qui apporteront quelques variantes à ces erreurs, mais tous se rattachent plus ou moins aux Docètes et aux Apollinaristes. Ainsi se vérifie un autre mot de Pascal : « L'Eglise a eu autant de peine à montrer que Jésus-Christ était homme, contre ceux qui le niaient, qu'à montrer qu'il était Dieu. »

Cette peine ne provient pas du manque de preuves solides, mais bien de l'esprit ergoteur des hérésiarques. La vie tout entière du Christ nous offre ces preuves en abondance : Jésus accomplit tous les actes de la vie physique, de la vie intellectuelle et de la vie morale, que supposent sa condition et sa mission, sans que jamais la moindre divergence puisse faire douter qu'il soit un homme comme les autres. De fait, ses contemporains en ont tellement peu douté qu'ils ont même, en majorité, affirmé qu'il n'était que cela. Mais la mort du Sauveur ajoute de nouvelles preuves à ce faisceau déjà si imposant. Jésus est passé par les mêmes souffrances et par la même agonie que le commun des mortels soumis au même supplice que lui. Le cri d'angoisse que nous l'avons entendu pousser : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » suffit à réfuter l'hypothèse des Apollinaristes. Si, comme ceux-ci le prétendent, l'intelligence du Christ n'avait été autre chose que la nature divine du Verbe, comment expliquer cet abandon avant l'instant précis de la mort ?

Mais ce n'est pas la nature humaine du Christ qui fait aujourd'hui l'objet de discussions, du moins en Occident. Il n'en est pas de même de sa divinité, qui a été attaquée notamment par les Modernistes et qui est encore niée par les rationalistes et par certains Protestants de tendance moderniste. Les Modernistes ne refusent pas d'admettre en général que la divinité du Christ soit affirmée dans l'Ecriture Sainte, mais ils prétendent que c'est là une invention de S. Paul. La mort du Christ sur la croix nous permet de leur répondre victorieusement.

Jésus est mort dans les circonstances exactes qui avaient été minutieusement annoncées par les prophètes. Nous avons relevé précédemment plus d'une de ces circonstances. Je n'y reviens donc pas aujourd'hui. J'y ajouterai seulement la mention d'un psaume bien connu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ce psaume raconte d'avance les souffrances du Sauveur avec une telle précision de détails qu'on a pu l'appeler « la Passion de Jésus-Christ selon David. » Comment un homme qui aurait usurpé le titre de Fils de Dieu aurait-il pu réaliser une si parfaite concordance entre sa fin et les prophéties messianiques ? C'est ce qu'aucun esprit clairvoyant ne pourra jamais expliquer, d'autant plus que, parmi ces réalisations, plusieurs ne dépendaient pas du tout de la volonté du supplicié. Il n'est pas plus admissible que Dieu ait permis à un imposteur qui se serait donné comme son Fils de confirmer les prophéties et d'égarer ainsi la foi de l'humanité. Si l'on se rappelle par ailleurs que ce n'est pas seulement par sa mort, mais par sa naissance et par quantité de circonstances de sa vie, que Jésus a réalisé les prophéties, on est obligé de reconnaître qu'il y a là un faisceau de preuves irréfutables et de s'écrier avec le centurion de service : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! »

Des deux grandes vérités que je viens de vous rappeler en découlent naturellement plusieurs autres sur lesquelles je ne m'étendrai pas aussi longuement parce que, si elles sont d'une importance capitale pour notre salut, elles ne souffrent pas de discussion, une fois admises l'humanité et surtout la divinité du Christ. Ces vérités sont les suivantes : l'amour de Dieu et l'amour du Christ pour nous, le prix d'une âme, la valeur des grâces méritées par les souffrances et la mort du Christ, la laideur du péché.

L'amour de Dieu pour les hommes a été mis en relief par l'Apôtre : « Dieu nous a aimés jusqu'à livrer pour nous son Fils à la mort. » Si nous nous rappelons que Jésus est le Fils bien-aimé du Père, en qui il a mis toutes ses complaisances, le Saint des Saints, l'égal du Père et du Saint-Esprit, nous sommes obligés de reconnaître que Dieu ne pouvait pas nous donner une preuve d'amour plus grande. Dans l'Ancien Testament le peuple élu était fier de toutes les marques de prédilection qu'il avait reçues de la part de Dieu ; mais, il faut bien l'avouer, celles-ci n'avaient rien de comparable à l'Incarnation ni à la Rédemption ; elles accompagnaient une promesse infiniment précieuse sans doute, mais la promesse demeure bien loin de la réalisation, dans l'ordre des valeurs. Celle-ci appartient au Nouveau Testament que l'on a pu appeler à juste titre la loi d'amour.

Pour apprécier l'amour du Christ à notre égard, il faut nous rappeler et essayer de comprendre, dans la mesure permise à nos intelligences bornées, les humiliations et les souffrances de l'Homme-Dieu. La parole de S. Jean nous découvre des aperçus qui se perdent dans l'infini : « *In finem dilexit eos.* Il a aimé les siens jusqu'aux extrêmes limites de l'amour. »

C'est un fait que la valeur infinie de la plus petite des souffrances du Sauveur aurait suffi à racheter le monde. Mais ce qui suffisait à la justice de Dieu ne suffisait pas à l'amour du Christ. Celui-ci a voulu porter à son comble la mesure des souffrances qu'il offrait à son Père pour l'humanité; il a voulu consommer le sacrifice rédempteur dans sa plénitude, sans rien omettre de ce qui pouvait légitimer le mot de Paray-le-Monial : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Si l'on envisage la Rédemption sous son double aspect : la réparation de l'injure causée à Dieu par le péché et le salut de l'homme pécheur, on voit de suite quelle gravité accuse le péché et quelle valeur revêt l'âme humaine aux yeux de Dieu, puisqu'il n'a pas fallu moins que le sang et la vie du Christ pour satisfaire à ces deux exigences. Enfin, toutes les grâces, habituelle ou actuelles, qu'elles nous viennent par l'intermédiaire des sacrements ou en dehors d'eux, ont un prix infini, car elles appliquent aux hommes les mérites infinis de la Rédemption.

II

Ces grandes vérités que nous rappelle le Christ mourant en croix sont le fondement de toute la morale catholique. Je tiens à le signaler en passant, la morale, pour s'imposer à l'homme avec la force d'une obligation, doit nécessairement s'appuyer sur des dogmes précis et solides. Toute morale bâtie en dehors de Dieu est de ce fait caduque. La nôtre, au contraire, ne saurait être contestée, parce qu'elle possède un fondement inattaquable.

Aux droits de Dieu sur l'homme et à son amour pour lui correspondent chez celui-ci des devoirs de soumission, d'adoration et d'amour. La générosité du Christ appelle une générosité correspondante chez la créature. La laideur et la gravité du péché, aussi bien que le prix des âmes et leur destinée éternelle, impliquent l'obligation de renoncer au péché et de l'expier. La grâce, avec tous les moyens qui nous la transmettent, notamment l'Eglise et les sacrements, ne saurait être, sans ingratitude, ni dédaignée ni mésestimée. L'expiation du péché assumée par le Christ, est le modèle de l'expiation demandée au chrétien. Tels sont les principaux aspects de la morale qu'éclaire le drame du Calvaire.

Je n'ai pas l'intention de parcourir en détail tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, pour vous montrer comment chacun d'eux répond à ce que le Christ attend de nous. La vue d'ensemble que je vous en ai présentée suffit à les légitimer. Je me bornerai à souligner la générosité que Dieu nous demande dans l'obéissance à ses commandements et à la docilité qui s'impose à nous vis-à-vis de l'Eglise.

La générosité du Christ, ai-je dit, appelle et commande la nôtre. Ce que le Christ désire trouver en nous, ce sont des adorateurs en esprit et en vérité. Remarquez-le d'ailleurs, le service de Dieu est une vie. Le Christ l'a affirmé : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une vie de plus en plus abondante. » Or la vie ne saurait naître ni se développer par l'extérieur ; elle est une activité intérieure. Ce qui veut dire que Dieu ne peut pas se contenter des manifestations externes d'un christianisme de façade. Il entend pénétrer au plus intime de notre âme pour la faire vivre de sa propre vie. Que les gestes extérieurs soient utiles, voire nécessaires, c'est de toute évidence. Il n'en reste pas moins vrai que pareille attitude demeure insuffisante. Ce qui importe donc, c'est d'avoir la vie surnaturelle et l'esprit chrétien sans lequel cette vie viendrait bientôt à disparaître.

Comment s'assurer la possession de la vie surnaturelle ? Par l'union au Christ. La vie surnaturelle n'est autre, nous l'avons dit, que la vie même de Dieu, la vie de la Sainte Trinité. Or le Christ seul possède de droit cette vie, parce qu'il est une des trois personnes divines. Si l'homme est appelé, par un effet de la bonté de Dieu, à partager la vie divine, il ne le peut qu'en s'unissant au Christ, qui, à la fois Dieu et homme, établit, si j'ose dire, le contact entre le fini et l'infini et réalise le passage de la vie divine dans la créature. Plus cette union sera intime, plus la vie divine abondera dans l'âme humaine.

L'union au Christ est réalisée par les sacrements, spécialement par l'Eucharistie ; mais elle suppose l'accord de deux volontés, celle du Christ et celle de l'homme, du moins à partir du moment où ce dernier est capable de connaître, d'aimer et de vouloir. La connaissance du Christ, de son amour et de ses perfections entraîne le désir de l'aimer ; l'amour, à son tour, tend naturellement à l'imitation et à la ressemblance : « *Amicitia pares invenit aut facit.* » Le dernier mot de la perfection chrétienne est donc l'imitation de Jésus-Christ. C'est elle qui est réclamée par ces appels du Sauveur que vous connaissez : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Or la réalisation idéale de cette perfection se trouve dans le Christ ; c'est donc en l'imitant que nous y atteindrons : « Si quelqu'un m'aime, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » ; l'expiation du Christ est le modèle de notre propre expiation : « Je suis la voie, la vérité et la vie » ; quiconque refuse de le suivre et d'imiter le Christ demeure en dehors du chemin du salut, loin de la vérité, et se prive de la vie surnaturelle : « Sans moi vous ne pouvez rien » ; le Christ est l'unique Sauveur. Ainsi, pour accomplir la volonté du Père, il n'y a pas d'autre moyen que de s'unir à celui qui n'est venu sur terre et qui n'est mort que pour accomplir cette volonté.

Restent les commandements de l'Eglise. Ils ne sont pas d'ailleurs d'un autre ordre que les commandements de Dieu. Ils ne visent pas à innover, mais à préciser, en réglant certains points de détail pratiques qui aideront le fidèle à observer plus parfaitement la loi divine. L'Eglise, en édictant ces règles, n'a fait qu'obéir à l'ordre reçu de

son divin Fondateur : « Enseignez-leur à observer tous les commandements que je vous ai transmis. » On comprend dès lors la parole du Christ : « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. »

Aussi le chrétien qui prétend demeurer fidèle à la loi de Dieu tout en en prenant à son aise avec les lois de l'Eglise, ne peut-il pas affirmer qu'il possède l'esprit du Christ, qu'il est dans la bonne voie, dans la vérité, ni qu'il garde la vie en lui. La docilité aux lois de l'Eglise et à ses directions est donc bien la marque du vrai chrétien. Celui qui refuse cette docilité n'a pas compris la leçon du Calvaire et, s'il affecte une certaine fidélité au christianisme, ainsi amputé d'un de ses éléments essentiels, il n'est qu'un de ces mauvais bergers contre lesquels le Christ lui-même nous a mis en garde, d'autant plus dangereux qu'ils affectent les dehors du vrai berger et qu'ils usurpent une mission qui n'a été confiée qu'à l'Eglise.

III

La mort du Christ sur la croix est aussi le résumé de tout le culte chrétien. L'essentiel du culte, c'est le sacrifice, acte d'adoration, de réparation et de propitiation. Le sacrifice du Calvaire a atteint éminemment ces trois fins, à tel point que le sacrifice de la Loi nouvelle ne sera que le renouvellement du sacrifice de la Croix.

Adorer Dieu, c'est reconnaître sa sainteté absolue et son souverain domaine sur toute la création. La loi ancienne reconnaissait cette double prérogative par l'offrande d'animaux sacrifiés au Temple de Jérusalem. Offrande imparfaite parce qu'elle soulignait le domaine de Dieu sur les biens de l'homme plutôt que sur sa propre personne. Mais comment l'homme aurait-il pu s'offrir lui-même jusqu'à l'anéantissement, et comment lui, pécheur, aurait-il pu offrir une oblation pleinement agréable à son Créateur ? Le Christ a suppléé à son impuissance. Par son humanité il est capable de représenter les hommes, de souffrir et de mourir en leur nom ; par sa divinité il est capable de présenter à Dieu en sa personne un sacrifice parfait. Ce sacrifice, il l'a offert sur la croix.

Mais, si le péché se multiplie sur terre, n'est-il pas juste que le sacrifice se renouvelle lui aussi pour empêcher le péché de l'emporter sur l'adoration ? Le sacrifice du Calvaire se renouvellera donc le plus souvent possible et jusqu'à la fin des temps : le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix ; c'est la même victime qui s'y offre, à la même intention.

L'adoration comporte l'action de grâces, car si l'homme a reçu de Dieu tant de bienfaits, depuis celui de l'existence jusqu'aux dons surnaturels, en passant par tous les dons temporels, il est obligé envers Dieu à la reconnaissance. Le Christ a offert sur le Calvaire et continue d'offrir sur l'autel cette action de grâces nécessaire, non seulement en son nom personnel, mais au nom de toute l'humanité dont il est le chef et le représentant.

Le péché est venu ajouter un autre devoir à celui de l'adoration : celui de l'expiation. Toute faute crie justice et exige réparation. Ici encore les possibilités de l'homme demeuraient bien inférieures aux exigences de sa dette. Le sacrifice du Christ est venu combler ce défaut. Par sa mort Jésus a expié surabondamment pour chacun et pour tous. Mais, comme l'adoration, l'expiation a besoin de se renouveler aussi longtemps qu'il restera une dette à solder, c'est-à-dire aussi longtemps que durera l'humanité sur terre. Le sacrifice de la messe offre à Dieu une expiation sans cesse renouvelée pour tous ceux qui consentent à s'unir à la divine Victime.

Enfin le caractère d'épreuve, avec ses tentations et ses luttes, que revêt la vie de l'homme en ce monde, réclame impérieusement le secours d'en-haut. L'état surnaturel auquel la bonté de Dieu a élevé l'homme ne saurait se contenter des seules forces de la nature. Or, dans le plan divin de la Rédemption, c'est par le Christ et par lui seul que ces secours surnaturels peuvent nous être assurés : « Sans moi vous ne pouvez rien. » Le Christ a mérité par sa passion et par sa mort les grâces de salut ; c'est à lui encore qu'il appartient de les distribuer à chacun selon ses besoins. Pour ces besoins de tous les instants, il faut une supplication continuelle. Aux supplications insuffisantes et souvent déficientes des hommes, le Christ substitue sa perpétuelle intercession sur les autels : *semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Tous ces actes nécessaires du Christ immolé sur l'autel ont été accomplis une première fois au Calvaire ; aussi est-il légitime d'affirmer que la mort de Jésus résume l'essentiel du culte chrétien.

Vous le remarquerez d'ailleurs, les trois phases essentielles du sacrifice de la messe reproduisent les trois aspects du sacrifice de la croix. Au Calvaire Jésus s'est offert pour être la victime immolée à la justice divine ; l'offertoire de la messe présente à Dieu le pain et le vin qui sont destinés à fournir, une fois changés au corps et au sang du Christ, la Victime du sacrifice. Par sa mort Jésus a consommé le sacrifice ; à l'autel, c'est la consécration qui le réalise en une immolation non plus sanglante sans doute, mais non moins réelle. Enfin le Christ a offert son sang et sa vie pour les hommes afin qu'ils fussent le principe de leur salut ; à la communion, Jésus se donne encore à ses frères d'adoption pour être leur vie et leur salut : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui. » La liturgie de la messe n'est donc que le renouvellement de la liturgie du Calvaire instituée par le Sauveur lui-même.

* *

Les richesses dogmatiques, morales et liturgiques dont je vous ai donné un bref aperçu nous invitent à méditer souvent le grand mystère de notre Rédemption. Notre foi trouvera dans cette

méditation une garantie de solidité ; nos vertus y trouveront un principe d'action et de progrès ; notre piété y puisera des directives qui, en l'éloignant du formalisme ou de la mièvrerie, lui assureront une vigueur utile à nos intérêts spirituels et un esprit conforme aux désirs du Christ. Nous comprendrons alors que l'apôtre S. Paul ait affirmé qu'il n'ambitionnait qu'une seule connaissance, celle de Jésus crucifié. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. BENOIT

(21 mars)

LITURGIE ET TRAVAIL

Mes frères,

Le nom de S. Benoît évoque une des plus grandes gloires de l'Eglise du Christ. Depuis quatorze siècles il ne cesse d'entraîner dans le sillage de son exemple et de son ascèse des milliers et des milliers d'âmes. Les abbayes de ses moines dressent dans tous les pays leur architecture de spiritualité, phares de science et clochers de prières.

Pourtant est-il autre chose que le chef de file d'une élite ? Au delà du cercle de ses moines et de ses oblats, son rayonnement peut-il atteindre la masse des fidèles ? Son souvenir renferme-t-il encore une leçon actuelle et appropriée à ce commun des fidèles, placés, comme vous, sous son patronage, autour de ces églises ou dans ces villes et villages qui portent son nom ?

N'en doutez pas ! Si la réalisation, dans toute sa pureté, de son idéal reste l'apanage d'âmes de choix, l'esprit qui anime sa vie et sa règle peut aussi vivifier la masse des chrétiens. Si haut qu'il soit, S. Benoît est le saint de tous, comme Notre-Seigneur et la T. S. Vierge, malgré la sublimité de leur sainteté, restent quand même les premiers exemplaires de tous les chrétiens, selon l'affirmation du Maître et de son Apôtre : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ. »

En cette solennité de votre saint Patron, c'est cette leçon générale de sa vie que je voudrais dégager en ce panégyrique, persuadé que le meilleur hommage à rendre à nos saints est de mettre à profit leur exemple.

Pour qui n'a souci que d'informations chronologiques et merveilleuses, cette vie tient en quelques dates et quelques faits. Né à Nursie, en Italie, en 480, Benoît vient à Rome pour faire ses études. Ecœuré par la petitesse et la turpitude de la société romaine de cette fin du v^e^ siècle, il quitte la ville, se dirige vers les montagnes et les forêts des Apennins et se fixe près de Subiaco, dans les gorges de l'Anio, pour y vivre sous le regard de Dieu. Il y attire aussi le regard des hommes, d'amis et d'ennemis. Les amis, ce sont des âmes sœurs de la sienne, en quête d'une vie plus près de Dieu : et pour satisfaire leurs élans il lui faut fonder autour de son *Sacro Speco* ces douze monastères dont le pèlerin visite encore les ruines avec une piété émue. Les ennemis, ce sont tous ceux qu'ont circonvenus les calomnies du prêtre Florentius et qui obligent le saint à quitter son cher Subiaco. Il gagne la Campanie pour s'établir sur le Mont Cassin qu'il rendra à jamais illustre par la fin de sa vie tout unie à Dieu et par la rédaction de sa règle qui fait de lui le patriarche législateur.

Mais pour qui cherche l'âme à travers les événements de la vie journalière, il y a matière à plus ample découverte : celle d'un idéal de vie contenu en ces deux mots : *liturgie* et *travail,* qui résument toute la vie bénédictine.

Liturgie et travail : deux mots d'ordre que tout chrétien peut faire siens et que nous retiendrons comme l'enseignement le plus pratique de votre saint Patron.

I. — *Liturgie*

La liturgie, vous le savez, c'est la prière, la prière publique, la prière officielle de la société chrétienne ou de l'Eglise : le saint sacrifice de la messe, les sacrements, la louange de Dieu.

Cette louange de Dieu, cet *opus divinum,* comme l'appelle S. Benoît, sera la première obligation de ses moines.

Et il n'est pas un chrétien d'instruction moyenne qui ignore aujourd'hui à quel point de perfection l'ont portée les Bénédictins. Presque chaque dimanche la T. S. F. nous fait entendre l'exécution si religieuse d'un *Kyrie,* d'un *Gloria,* d'un *Credo,* d'un *Sanctus,* d'un *Agnus Dei,* par le chœur des moines de Solesmes, la plus illustre abbaye bénédictine de France. Et dans les paroisses où l'on a à cœur de répondre aux directives du saint pape Pie X sur la musique religieuse, c'est vers ces maîtres que se tournent les regards.

Or, m. f., comme l'a justement remarqué le R^me^ Dom Cozien, abbé actuel de Solesmes, dans un ouvrage récent sur *l'Œuvre de Dom Guéranger,* le premier abbé du grand monastère, « cette prière liturgique n'est pas une spécialité ou, comme on dit aujourd'hui, une spécialisation. » Non, ajoute-t-il, « c'est la forme de toute prière chrétienne. »

Tout homme droit reconnaît que la religion constitue son premier devoir d'homme. Il n'est pas nécessaire d'être catholique pratiquant pour admettre au moins théoriquement cette loi primordiale. « Je suis né pour chanter Dieu, » a dit le stoïcien Epictète, et notre poète Lamartine a écrit ce vers inoubliable : « L'univers est le temple et la terre est l'autel. »

Car la prière n'est pas seulement une obligation privée. Elle est aussi un devoir social. Elle doit monter vers Dieu non seulement du secret du cœur et dans le silence de nos recueillements, mais portée par la voix des hommes assemblés pour reconnaître l'autorité sociale de Dieu.

Et voilà bien une première leçon très opportune et adaptée à la vie de tous que nous apporte S. Benoît : accomplir fidèlement et dignement l'ensemble de nos prières publiques et officielles : la liturgie.

Elle demande d'abord que le fidèle participe vraiment de cœur à la prière publique : messe et vêpres, par exemple, et ne soit pas, à ces offices, suivant un mot mal choisi, un simple assistant. Que de chrétiens d'aujourd'hui, même parmi ceux qu'on nomme les pratiquants, ignorent ce qu'est vraiment la sainte messe, seraient incapables d'expliquer la succession de ses principaux rites, ne s'unissent pas d'intention au prêtre qui célèbre en leur nom ! Ils se contentent de faire acte de présence et l'usage du gros paroissien de nos pères a depuis longtemps disparu de leurs habitudes.

Elle demanderait aussi, cette leçon de l'œuvre de S. Benoît, que se généralisât parmi les fidèles une participation plus active à la liturgie, telle que nous avons la joie de le constater dans certaines paroisses. Les enfants de chœur nombreux connaissent et remplissent leurs fonctions comme le clergé ; l'assistance et les chantres alternent et se répondent dans l'exécution de l'ordinaire de la messe et des versets des psaumes ; en tout et pour tout le sanctuaire et la nef, le prêtre et les assistants ne font qu'un cœur et qu'une âme.

La prière publique ainsi accomplie dans l'esprit de S. Benoît voit se réaliser la belle promesse du Christ : « Je vous le dis encore, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matth., XVIII, 19 et 20).

Oui, Notre-Seigneur est vraiment vivant dans ces paroisses.

II. — *Travail*

Le disciple de S. Benoît n'est pas seulement l'homme de la prière. Son nom est encore synonyme de travail.

Sans doute, pour le grand public, le travail du Bénédictin semble un travail réservé. Il se représente ce moine uniquement ou presque continuellement cloîtré dans la bibliothèque de l'abbaye, le front penché sur de gros livres ouverts, les yeux usés à force de déchiffrer les textes. Son nom n'est-il pas devenu l'équivalent de savant et n'est-ce pas faire le plus grand éloge de quelque illustre historien que de lui attribuer une science de Bénédictin ?

Certes, à la différence du Chartreux ou du Trappiste, le Bénédictin est avant tout un homme d'étude. Aussi bien ce labeur n'entraîne-t-il pas ses fatigues et ses préoccupations comme le travail manuel, et de quel droit lui refuser le noble titre de travailleur ?

N'oublions pas pourtant que si telles abbayes se sont fait un renom de sanctuaires de la science, d'autres ont été surtout des colonies de défricheurs, comme ces Bénédictins espagnols maniant la charrue autour de leur abbaye de la Nouvelle-Nursie. Et non moins que les Mabillon et les Dom Guéranger, ils étaient les fils légitimes de S. Benoît.

Ne lisons-nous pas dans sa règle, par exemple au chapitre LXVI, son désir formel de voir ses moines subvenir à leur subsistance par leurs propres moyens, ce qui comporte l'exercice de tous les métiers ? « Il est à souhaiter, écrit-il, que le monastère contienne tout ce qui est nécessaire à la vie : de l'eau, un moulin, un jardin, un pétrin... Il est à souhaiter que les divers métiers soient exercés dans les murs mêmes du monastère... » Comme le plus grand nombre des hommes, sur l'indication de leur Père S. Benoît, les disciples ont travaillé de leurs mains.

Ecoutez entre mille autres ce témoignage d'Anatole France, peu suspect de bienveillance en leur faveur : « Religieux et colons, ils ont pétri de leurs rudes mains et la terre où nous vivons et les âmes de ses anciens habitants ; ils ont creusé dans le sol de la France une indestructible empreinte. Il n'est pas indifférent pour nous que ces hommes apostoliques aient existé. Nous leur devons quelque chose. Il reste dans le patrimoine de chacun de nous quelques parcelles des biens qu'ils ont légués à nos pères. Ils ont lutté contre la barbarie avec une énergie féroce. Ils ont défriché la terre ; ils ont apporté à nos aïeux sauvages les premiers arts de la vie et de hautes espérances [1]. »

Ceux qui ont mérité pareil hommage et d'une telle plume n'ont pas forligné à la vocation que leur avait assignée leur fondateur. Ils ont compris avec lui la loi divine du travail et que Dieu a grandement honoré sa créature en l'associant ainsi à sa puissance. Ils ont fait du travail, du travail coupé et sanctifié par la prière liturgique, le moyen de leur sanctification et du bonheur de leurs frères les hommes.

Comme elle est apparentée à la vôtre, cette vie de S. Benoît et de ses disciples ! Ils travaillent la même matière, ils manient les mêmes outils, ils remplissent les mêmes tâches bien humbles. Mais par l'acceptation pleinement consentie de ce labeur, par la patience dans ses difficultés et ses ennuis, par l'offrande à Dieu de ces œuvres humaines, ils ont donné à leur vie d'ici-bas une intention et une valeur d'éternité.

Voyez-vous ! Entre les saints et les autres, la différence ne réside pas tant dans la différence du travail réalisé que dans la manière diverse de l'accomplir. Les saints y ont vu la volonté de Dieu, qu'ils ont aimée et embrassée. Les autres l'ont subi comme la tâche du forçat ou rempli pour le seul bien-être et les jouissances terrestres qu'il assure.

A vous d'en faire, à l'école de S. Benoît et de ses disciples, un instrument de conquête du ciel.

[1] Cité par *Figaro*, 4 août 1928.

* *

Vous connaissez sans doute la devise du bénédictin. Elle tient en un seul mot : *Pax,* la paix, cette paix que le monde ne peut donner.

Sur le soir de sa vie, proscrit et errant de ville en ville pour échapper au supplice, las de son existence traquée, Dante, le grand poète italien, vint un jour frapper à la porte du monastère de Font-Avellane, sur une des plus hautes cimes des Apennins. — « Que demandez-vous, voyageur ? » lui dit le Frère portier. — « La paix ! » répondit l'illustre banni. Alors il fut admis dans le monastère ; une cellule lui fut assignée que l'on montre encore au touriste ; il y vécut des jours de recueillement et de pénitence, ce qui fit descendre un peu de calme sur son âme agitée.

Quel est l'homme qui ne cherche pas la paix ? Ce ne peut être ni la vocation ni la possibilité de tous de murer leur existence dans le silence d'un monastère. Mais il est à la portée de tous les chrétiens d'animer sa vie de l'esprit dont ces maisons de la prière entretiennent la flamme.

L'esprit d'un S. Benoît, nous venons de le voir, à travers sa vie, sa règle et son œuvre, fut un esprit de prière et de travail. Et tous les chrétiens qui dans le monde en pénétreront leur existence, en éprouveront la bienfaisance pacifiante. Car la véritable paix, c'est la tranquillité de l'ordre, selon le mot fameux de S Augustin. Et l'ordre règne dans une existence que remplissent la prière et le travail.

S. Benoît, votre Patron, n'est pas seulement un intercesseur dont l'image vous invite à la confiance, mais un maître et un modèle qui vous montre, comme à ses moines, la route à suivre qui conduit au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

POUR ADORATION PERPÉTUELLE

Allocution pour la messe de communion

NÉCESSITÉ DE LA COMMUNION RÉPARATRICE

Mes frères,

Une des lois les plus impérieuses du cœur humain exige la réciprocité de l'affection. Quiconque aime veut être aimé ; Dieu lui-même ne s'est pas soustrait aux exigences de ce besoin, l'Ecriture l'affirme, et, s'il est vrai que Notre Seigneur nous a laissé dans l'Eucharistie un témoignage incomparable de son amour, il a bien droit en retour à l'amour des hommes.

Chose étrange, cependant, et qui déconcerte notre logique, il ne reçoit de beaucoup qu'indifférence et mépris. Cette injustice a toujours ému douloureusement les âmes de sensibilité délicate et intelligentes des choses divines ; et de là est sortie cette conjuration des cœurs fervents qui ont voulu protester contre l'ingratitude humaine et offrir au Christ un hommage de réparation. Aujourd'hui l'Eglise veut que vous vous unissiez à cet hommage et votre communion doit avoir spécialement le sens d'une amende honorable.

I

D'abord, m. f., réparation à Jésus pour les incrédules qui le nient dans son sacrement.

Quand le Christ, après la multiplication des pains, donnait à la foule la promesse officielle de la grande merveille qu'il avait rêvée pour le bonheur de l'humanité, une voix s'éleva qui disait : « *Durus est hic sermo...* Ce que vous annoncez est impossible, nous ne pouvons l'admettre. »

C'était la réponse de l'homme à la parole de Dieu ; c'était la première négation de l'Eucharistie.

Depuis lors, il s'est trouvé des hommes pour renouveler ce défi jeté à Dieu. Accablés par l'inaccessible hauteur du dogme, pleins d'une sotte confiance en eux-mêmes, ils s'en vont criant à l'impossible, refusant au nom de la pensée humaine leur adhésion à la parole divine et poussant leur audace, sans doute irréfléchie, jusqu'à fixer à Dieu les limites de sa puissance et de son action sur le monde.

Les insensés ! ils oublient donc que leur esprit ne connaît le tout de rien ! Ils ne savent pas que c'est faire preuve de haute raison, comme dit Pascal, que de reconnaître au-dessus de soi bien des choses que nous n'entendons pas ! Ils ignorent que la puissance infinie déborde toute limite et que, d'un geste aussi aisé qu'elle semait les mondes dans l'espace, elle peut y produire les plus étonnants prodiges.

Bien plus, ils sont obligés d'étouffer la voix de leur cœur qui proclame très haut les harmonies de l'Eucharistie avec la nature humaine. Tout ce qu'il y a en nous de beau, de noble, tend à Dieu d'un élan irrésistible ; les beautés et les bonheurs de la terre sont vite épuisés et ne peuvent qu'exaspérer notre soif d'infini ; et si par malheur notre pauvre cœur s'abandonne aux fausses jouissances des passions, il y découvre bientôt un vide immense qui n'est qu'un immense besoin de Dieu. Ce besoin de Dieu, seule l'Eucharistie peut l'assouvir. Mesurez, d'après cela, l'injure faite au Christ par l'incrédulité.

II

Plus grand encore pourtant est le crime des impies qui outragent le sacrement divin.

Vous connaissez cette scène de la Passion qui suivit l'interrogatoire auquel procéda le Grand-Prêtre : Jésus abandonné à une poignée de valets et de soldats, brutalisé par eux, couvert de crachats, accablé de coups, ridiculisé en des amusements dont l'odieux le disputait à la lâcheté. Et le texte sacré ajoute un mot d'une éloquence troublante : « Le Christ se contentait de garder le silence. »

Eh bien ! cette scène se renouvelle ici sous l'effort de l'impiété, sinon avec toute sa perfidie,

Oui, dans son sacrement le Christ est prisonnier aussi, prisonnier volontaire, il s'est lui même lié les mains, il a renoncé à sa puissance, abdiqué jusqu'aux dernières apparences de la vie. Et il se trouve des hommes qui abusent de cet état d'infériorité consentie, lui crachent à la face d'infâmes blasphèmes et de grossières insultes, qui ne reculent pas devant les attentats sacrilèges et les actes les plus lâches d'une haine raffinée.

Pénétrez plus avant cette ingratitude ; vous y trouverez des âmes que les passions dominent et qui luttent avec désespoir contre l'idéal de vertu autrefois entrevu et qui les poursuit comme un remords ; vous y trouverez des cœurs traîtres à l'amitié de leur Dieu.

Et, tout comme au prétoire, Jésus se tait : silence redoutable, première condamnation de l'impie, et la plus cruelle.

III

Enfin, m. f., si nous jetons un regard sur notre propre vie, qui que nous soyons, nous nous trouverons en reste avec le Christ pour nos tiédeurs et nos négligences personnelles.

Notre Dieu habite parmi nous : grand honneur, et qui nous crée d'incontestables obligations.

Sa présence sur la terre n'est point stérile. Il se pose devant son Père comme victime parfaite et religion vivante des hommes. Notre devoir, en assistant aux saints mystères, est de nous unir à lui par la prière : prière silencieuse qui s'épanche de l'âme en d'intimes colloques, prière par là efficace et qui s'élève à la solennité d'une profession de foi dans les formules liturgiques et les chants de l'Eglise. Or, que de fois notre esprit est distrait pendant que Jésus porte notre souvenir devant son Père, notre cœur glacé pendant que son amour expie nos péchés, nos lèvres muettes pendant que sa prière nous mérite la grâce !

Allons plus loin encore Jésus, dit Bossuet, n'a pas eu de désir plus miséricordieux que d'entrer en société avec les hommes. Il a pris notre nature pour donner la sienne. Oui, dans la communion Jésus nous donne sa nature, mais il veut que cette nature nous envahisse chaque jour davantage, il veut que nous devenions de plus en plus chrétiens. « Tout catholique, écrivait un jeune, tout catholique doit être un homme supérieur. » Sans nul doute, il n'entendait pas cette supériorité que donne la fortune, le talent ou le succès et qui n'est donc pas exclusive aux catholiques, mais sûrement cette supériorité qui s'affirme par une efflorescence vigoureuse des vertus évangéliques dont le rayonnement s'impose autour de soi.

Et cette supériorité s'acquiert lentement par une fidélité soutenue aux grâces eucharistiques. Toutes ces avances divines déterminent notre responsabilité et fixent la mesure de nos hommages réparateurs.

A l'heure tragique de son agonie, quand le Christ eut subi le premier assaut des crimes du monde et porté la malédiction de son Père, il se retrouva autant homme que rien plus, ainsi que parle S. François de Sales, et il s'en vint vers ses disciples pour alléger sa douleur en la partageant, mais le texte ajoute, dans un laconisme qui laisse percer toute l'amertume de sa déception, « il les trouva endormis. »

Ici, m. f., Jésus a aussi de grandes douleurs que je viens de vous dire. Aujourd'hui il s'adresse à vous, ses privilégiés. Il vous demande de consoler son cœur. Vous, du moins, ne lui infligez pas de déception cruelle, ne soyez pas des amis insouciants, des endormis. Il souffre des négations de l'incrédulité. Que votre foi lui soit un dédommagement. Faites-la de plus en plus ardente, de plus en plus agissante.

Il souffre les outrages des impies. Que votre fidélité lui soit une compensation.

Vous savez bien tous les titres qu'il a à votre amour. Pour ne parler que d'un seul, il a voulu que sur cette terre où les joies sont courtes, les épreuves fréquentes, la vertu difficile et l'effort toujours coûteux, il a voulu — suprême condescendance — se faire notre compagnon de route, il a voulu nous donner son cœur pour reposer notre cœur fatigué, sa force divine pour ranimer notre courage fléchissant, son âme divine pour transformer notre être tout entier.

Dites-lui donc aujourd'hui qu'il peut compter sur vous, et rien, croyez-le, ne lui sera plus agréable que ces accents sincères de vos cœurs, rien ne le touchera plus que ces élans généreux de vos âmes. Et comme il n'est pas ingrat, il vous comblera, en retour, de ses bénédictions. Ainsi soit-il.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la Prédication depuis 1898 jusqu'à 1934 inclus (sauf 1899, 1900 et 1901). Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919) ; elle est épuisée.

Chaque année jusqu'à 1913 inclus se vend, en fascicules, 8 fr. Les années de 1920 à 1934 inclus coûtent chacune 10 fr.

Le port est en sus. En voici le coût par poste et par année :

Pour les années de 1898 à 1913 inclus : France 1 fr. 25, Etranger 4 f. 20 ou 8 f. 40 selon les pays ; pour les années de 1920 à 1934 inclus : France 1 f. 25, Etranger 3 f. 30 ou 6 f. 60.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 martii 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Directeurs d'Œuvres,

A quoi pourrait vous servir un appareil cinématographique si vous n'aviez pas de films **spécialement édités pour la formation morale et religieuse** *de vos jeunes spectateurs ?*

C'est uniquement le choix des films *que vous pourrez projeter qui doit vous décider en faveur de tel ou tel appareil.*

Or seule la Filmathèque

Pathé-Baby

comprend des films religieux, documentaires, comiques et moraux **pouvant être vus par tous, en quantité telle** *que vous serez toujours assurés de pouvoir donner des séances nombreuses et variées.*

Par conséquent, avant de faire le choix d'un appareil de projection, demandez **l'envoi gratuit de la liste des films et du catalogue des appareils à**

PATHÉ-BABY
Service C
20bis, Rue La Fayette
PARIS

P·L

NOUVEAUTÉS — *NOUVEAUTÉS*

Pour le temps du Carême

Chanoine F. MUGNIER

LA COMPASSION DE MARIE

Lettre-préface de
S. Exc. Mgr FLORENT DU BOIS DE LA VILLERABEL

Beau volume sous couverture illustrée in-8° écu de 208 pages : 12 fr. ; *franco* . . . 12 fr 85

Cet ouvrage renouvelle le thème de la *Compassion de Marie* d'une façon magistrale et a le mérite d'envisager le sujet sous tous ses aspects : *piété, théologie, art, histoire.*

2e éd. **R. P. RIONDEL, S. J.**

PAX VOBIS !

AUX AMES INQUIÈTES

Un vol. in-8° cour. de 300 pages : 12 fr. ; *fco* 12 fr. 90

Voici un des meilleurs traités de la vie intérieure ; en est-il même qui l'égale par l'ordre, la pénétration, la plénitude ? *Les âmes troublées* par les tentations, les scrupules, les obsessions apprendront à se calmer, — *les âmes fortes* et tranquilles à se pacifier plus profondément encore. Les unes et les autres sauront mieux l'excellence et le prix de la paix du cœur, le plus riche de tous les trésors.

Collection " DURENDAL "

LE CADAVRE DANS LE SILO

par Ronald A. KNOX

Préface du R. P. GROSJEAN, S. J.

Beau volume in-8° couronne : 10 fr. ; *franco :* 11 fr.

ROMAN POLICIER par un PRÊTRE CATHOLIQUE

L'auteur, aumônier d'Oxford, est une des personnalités les plus en vue de l'Angleterre. Un cadavre a été découvert dans un silo. Le détective d'une compagnie d'assurances parvient à établir comment le drame a dû se passer. Il y a beaucoup de vie et de naturel dans ce roman, dont l'auteur est en outre connu par une brillante thèse sur Sherlock Holmès.

CE QUE CONTENT LES NOIRS

par Olivier DE BOUVEIGNES

Un vol. in-8° cour. de 208 pages : 10 fr. ; *franco :* 11 fr.

L'auteur, magistrat dans l'Afrique équatoriale, a déjà obtenu le grand prix de littérature coloniale. Ses contes ne sont pas de la fiction imaginée par un Européen. Ce sont des récits recueillis de la bouche des conteurs nègres eux mêmes. Par eux, nous pénétrons profondément dans l'âme primitive des populations africaines. *C'est du meilleur folklore qui rappelle la manière de nos vieux fabliaux.*

P. LETHIELLEUX, Editeur, 10, rue Cassette, PARIS VIe. — Chèque postal : Paris 21.44.

Pour votre patronage, vos séances de cinéma, kermesses, achetez les Pochettes surprises et Confiserie Pierrot-Gourmand, J Tissot, Chocolats Peter, Cailler, Kohler et Nestlé pour vendre 1, 2 et 3 fr. **Pochettes Spectacles**, 197, Route de Choisy, à Ivry-sur-Seine (Seine).

THÉÂTRE et FÊTES

Etablissem[ts] Joseph LINTANF, Lannion (Côtes-du-Nord)
Catalogue illustré avec conseils et plans, 3 fr.
Voir *Ami du Clergé*, n° du 21 février, p. couverture 63

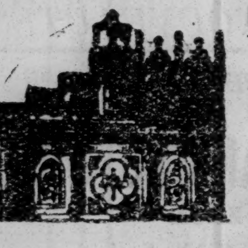
Achetez directement tous produits alimentaires

L'Union des Economats Privés, fondée pour l'approvisionnement direct des institutions, communautés, presbytères et des familles catholiques, envoie gratuitement son « *Bulletin des Cours* » à toute personne lui en faisant la demande : **1, rue Liard, à PARIS (14e).**

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 21 février, page 71.

Si vous désirez équiper vos cloches électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - Ing. Constr. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS**, spécialité de soufflerles électriques. **Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn**, 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet



Gde Marbrerie " Ste Jeanne d'Arc "
L. BARRAU
Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A
29, Allée Alphonse-Peyrat, TOULOUSE (Hte-Garonne).
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix
Travaux artistiques. — Prix très réduits.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet, etc...
Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes
Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs. — R. C. LYON B. 6773.
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain). — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

LOURDES — VILLA SOULAGNET — 22, Route de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes Confort.

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— — MAISON FONDÉE EN 1850 — —

Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 c/m — Emballage *franco.*
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande

Vous devez écouter par **T. S. F.**
Les Causeries Religieuses
Les Sermons de Carême
sur **APPAREILS C. A. R. A. C.**
construits par **l'ŒUVRE DES ORPHELINS APPRENTIS d'AUTEUIL.**
Fournisseur du Cardinal **VERDIER**, etc...
C. A. R. A. C., 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.
Catalogue franco

HERNIEUX
Adressez-vous à une Maison de **CONFIANCE**
La Mon **DRAPIER,** fondée en 1829
41, Rue de Rivoli, Paris Ier. R. C. Seine 27.325
se tient à votre disposition pour vous adresser son *Catalogue* et tous renseignements utiles.

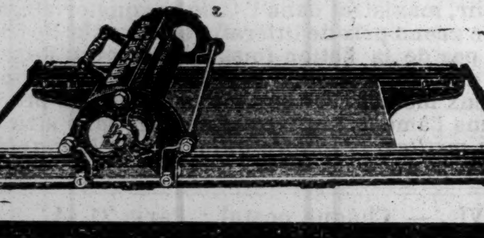
ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé Tronchet, curé de Margon. Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.).

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.
Prix : 11 fr. pour 500 œufs
Notice gratis sur demande
M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

Fonderie spéciale de CLOCHES & CARILLONS
SONNERIE ELECTRIQUE
Concessionnaire régional de l'Angelus Electro automatique.
Mon J. L. U. Dencausse
M. Fourcade, Ingr I. C. A. M., successeur,
38, rue Eugène-Ténot. TARBES

Pour le Clergé et Etablts religieux



UNE IMPRIMERIE COMPLÈTE
avec 2 séries de caractères et motifs d'ornements est offerte à un prix spécial
Voir l'**AGENDA MAME 1935** à l'usage des ecclésiastiques.
Annonceur : G. DUVANEL, 34, rue des Petites-Ecuries, PARIS.

C. S. T.

LE BULLETIN MENSUEL DES

PATHÉ BABYSTES CATHOLIQUES

12, rue Denis-Papin, ANGERS.
Abonnement : 10 fr. — *Spécimen sur demande.*

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX

rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.
H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Or[les]).

Au LYS de PAQUES

55, Rue St-Placide. PARIS 6e.

ORNEZ LES AUTELS
FLEURISSEZ LES STATUES
« AU LYS DE PAQUES »
— Les plus belles fleurs d'églises, étoffe et paillon. Vases et statues. — *Catalogue franco sur demande.*

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social — 2, rue Pillet-Will, 2 — PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

BAS POUR PRÊTRES

demandez tarif et conditions d'échantillonnage sans engagement ni frais à Fabricant spécialisé, DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING.
— *Remises intéressantes pour achats groupés* —

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier • Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

COFFRES-FORTS BAUCHE
Catalogue franco
93, rue de Richelieu PARIS

H. HÉRELLE & Cie, 16, rue de l'Odéon, PARIS (6e).
Compte postal : Paris 160.57

PETITE MESSE DE PAQUES

sur des airs de Cantiques et de chants liturgiques
à 2 voix égales ou 3 voix mixtes
par l'Abbé BOURGUIGNON
Net : 10 francs — (Envoi franco, contre la somme de 6,75, pour toute commande faite avant le 15 avril).

VITRAUX

MAISON BESSAC – GRENOBLE, FRANCE

LA PHOTOSCOPIE

Etablissements PIERRE GUERLAIS
61, rue Jouffroy — PARIS (XVIIe)

Voyage au pays de Jésus

Films de projection fixe par M. l'Abbé REMY

I. LE PAYS DE JÉSUS			II. SOUVENIRS Apostoliques et Classiques		
Egypte,	n° 1437,	15 fr.	Damas,	n° 1443,	15 fr.
Jérusalem,	n° 1440,	15 »	Ile de Rhodes,	n° 1444,	15 »
Judée,	n° 1441,	15 »	Athènes,	n° 1445,	15 »
Samarie-Galilée,	n° 1442,	15 »	Les 3 ensemble		43 »
Les 4 ensemble		57 »	La série complète . . .		95 »

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABETE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Com[ion], Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS